



LIVRES

«Les Haïtiens qui récoltent la canne aujourd'hui sont traités comme des esclaves»

«Je suis intéressée par la vie des gens et du même coup par la vie des sociétés»

Casser du sucre

Elizabeth Abbott publie
«une histoire douce-amère»
du sucre

STÉPHANE BAILLARGEON

Vers la fin de la guerre de Sept Ans, après la conquête du noyau dur de la Nouvelle-France, les très efficaces marins-soldats britanniques portèrent leurs efforts vers les Caraïbes. La Guadeloupe, conquise en même temps que Québec (1759), servit de base pour l'attaque des îles de la Dominique, de la Martinique et de La Havane. *Rule, Britannia!*

À la fin du conflit, décrit par Winston Churchill comme la première Guerre mondiale, les Antillais lancèrent une importante campagne de lobbying pour retourner la Guadeloupe à la France. En échange, Londres conserverait le Canada, colonie de la fourrure. Les calculs établissaient l'avantage de toutes les parties puisque la nouvelle conquête sucrière de Sa Majesté allait faire chuter les prix du précieux produit vendu à ses sujets. Le Traité de Paris (1763) consacra cette perspective: la neige fut échangée contre le sucre, une poudre blanche pour une autre, et l'Amérique en fut complètement bouleversée avec les conséquences bien visibles et bien audibles encore aujourd'hui.

Des épisodes semblables, petits et grands, Elizabeth Abbott en charrie à la poche dans *Le Sucre. Une histoire douce-amère*, son dernier livre traduit en français publié par Fides. L'historienne, qui enseigne à l'Université de Toronto, a déjà fait paraître dans cette maison une *Histoire universelle de la chasteté et du célibat* (2003) et une *histoire des maîtresses* (2004).

Le nouvel ouvrage poursuit la tradition de haute voltige de cette formidable conteuse. La synthèse traverse au pas de charge des siècles d'histoire pour relater le renversement du monde provoqué par cette plante maudite. Le sucre devient un «fait social total», selon la jolie formule de l'ethnologue Marcel Mauss, un objet transpercé par un enchevêtrement complet de forces politiques, économiques, alimentaires, familiales ou symboliques.

«Le lien entre mes différents livres, c'est l'histoire sociale, explique en français Mme Abbott, Montréalaise d'origine. Je suis intéressée par la vie des gens et du même coup par la vie des sociétés. Quand je parlais des maîtresses, je parlais en même temps des rapports de pouvoir et des rapports entre les sexes. Quand je parle du sucre, je parle encore des femmes, des maîtresses noires des propriétaires de plantation ou des cuisinières d'Europe qui utilisaient ce produit.»

Voilà donc l'axe du monde pendant des siècles de conquête et de misère. C'est la canne qui arrache des millions d'Africains pour les transformer en bétail humain. C'est sa culture qui redessine les empires. C'est le sucre qui transforme la cuisine occidentale, met des sucettes dans la bouche des enfants, permet aux prolétaires de tenir le coup devant leur machine, donne le rhum aux marins de la Royal Navy et prédispose l'Amérique à l'obésité à grande lampée de soda pop.

«À cause du sucre, on a inventé le système d'esclavage le plus brutal et le plus dur de l'histoire, poursuit Mme Abbott. Le sucre a contribué à anéantir les autochtones du Nouveau Monde, a bouleversé les écosystèmes des Caraïbes et a joué un rôle important dans la révolution industrielle.»

Son ouvrage foisonne de détails livrés dans une belle langue qui ne jargonne jamais. La vulgarisatrice explique dans le détail l'évolution des menus quotidiens du petit peuple anglais. Elle livre des statistiques sur la «fertilisation du capitalisme» par l'esclavagisme, puisque selon certaines évaluations d'un collègue économiste «chaque esclave du sucre produisait 130 fois plus de richesse que chaque travailleur anglais». Une autre section traite de l'invention des classifications racistes, du mulâtre au quarteron, jusqu'à l'octoron, et en fait 128 permutations précises prévues au code brésilien. «Il fallait inventer le racisme pour justifier l'injustifiable.»

Les chapitres sur l'esclavagisme s'avèrent les plus insupportables, avec d'horribles récits, des femmes violées, des hommes castrés, amputés, brûlés vifs, très lentement, pour éterniser leur souffrance. Le livre montre également comment les esclaves organisaient leur résistance, menaient des révoltes cruellement réprimées, se suicidaient carrément ou osaient des gestes de protestation au quotidien, quand une bonne brisait un bibelot par exemple.

L'espoir au milieu de l'enfer

Une partie complète porte sur la longue lutte de courageux et généreux Européens, surtout des femmes, qui ont organisé le mouvement abolitionniste. En mettant en place des campagnes de boycottage

NEWSOM

VOIR PAGE F 2: SUCRE

Festival de poésie tous azimuts à Trois-Rivières

Musique symphonique, jazz et poésie sont au programme

ISABELLE PARÉ

Pourquoi choisir entre la poésie, la musique symphonique ou le jazz quand on peut avoir tout cela à la fois? Embrassant toutes les disciplines, le très pluriel Festival international de la poésie de Trois-Rivières s'est enclenché hier, offrant jusqu'au 12 octobre la poésie déclinée sur tous les tons.

Pas moins de 24 ans après sa création, le festival trifluvien de la poésie réaffirme haut et fort son parti pris pour la diversité culturelle, la rencontre des disciplines artistiques et la prose et le vers tous azimuts.

L'événement phare de cette douzième édition sera d'ailleurs un concert symphonique inspiré de la musique des cinq continents, intitulé *Cinq continents en poésie et en musique*, lors duquel la poésie d'artistes d'Europe, d'Asie, d'Afrique, des Amériques et d'Océanie se mêlera au son des instruments de l'Orchestre symphonique de Trois-Rivières (OSTR).

Les œuvres musicales sont choisies par le chef Jacques Lacombe, qui présentera notamment le *Concerto pour piano HobXVIII: 7 en fa majeur* de Haydn, la *Rapsodia sinfonica* de Joaquín Turina, les *Danses roumaines* de Belá Bartók, *I cris-*

temi de Puccini, *Requiem pour cordes* de Toru Takemitsu, *Danse villageoise* de Claude Champagne et *African Suite* de Fela Sowande.

Le lauréat du prix Québécois de poésie Louis-Philippe Hébert partagera la scène avec les poètes Linda Maria Baros (Europe), Cai Tiixin (Asie), Fernando d'Almeira (Afrique) et Nicolas Kurtovitch (Océanie).

«Ce qui fait la particularité de notre festival, c'est la diversité totale des lieux, des heures, des activités. Ça dure dix jours "non stop", du matin au soir, et ça rejoint tant les amoureux de poésie que ceux de musique ou d'arts visuels, car ce festival va à

la rencontre des autres disciplines artistiques», soutient son président-fondateur, Gaston Bellemare, qui tient la barre depuis 24 ans.

«Ce qui fait la particularité de notre festival, c'est la diversité totale des lieux, des heures, des activités»

Outre ce grand spectacle de clôture, les mélomanes en auront pour leur dû avec cinq soirées jazz, vin et poésie.

Pour les épicuriens de toute nature, la programmation touffue

aligne d'ailleurs près de 400 activités qui nourriront autant le palais et les sens que l'âme, dont 85 repas-poésie, répartis dans les restaurants et cafés trifluviens, 27 apéros scotch-poésie, quatre soirées Erotisme et poésie, des soirées Jazz et

poésie, et un grand pique-nique où la table sera mise pour écouter les mots et la musique du monde.

Les esthètes seront aussi comblés puisque le festival donnera le coup d'envoi à 51 expositions dans

les galeries et musées de la ville, dont une rétrospective du peintre Raymond Lasnier au Centre d'exposition Raymond-Lasnier, à la Galerie d'art du Parc et au Centre Piere-Boucher, destinées à commémorer le 40^e anniversaire de la mort de l'artiste. Le Sentier des poètes et souvenirs sera aussi de retour au Moulin seigneurial, où les poètes Claude Beausoleil, Jean-Paul Daoust, Bruno Roy et Louis-Philippe Hébert liront des textes de poètes disparus en cours d'année.

«Par souci d'authenticité, les poètes invités livreront leurs textes dans leur

VOIR PAGE F 2: POÉSIE

LIVRES

EN APARTÉ

Le candidat d'Arthur



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Un monsieur un rien ventru tient à la main un exemplaire de *L'Outaouais supérieur*, un livre de commande qui n'a de supérieur que son auteur, le grand Arthur Buies. Nous sommes au Salon du livre ancien, la semaine dernière, devant la table de Jean-Claude Veilleux, un bon et patient libraire de Québec. Le monsieur, un rien ventripotent, qui l'occupe tout entier ne tarit pas d'éloges au sujet de Buies.

«Buies ressemble un peu à Rimbaud au même âge», explique-t-il. «De Rimouski, il est parti tout jeune pour Paris, en rupture avec son milieu, tout à fait à l'aise avec l'idée d'assumer des idées révolutionnaires.» À Paris, note encore le monsieur, il s'enfuit des prisons académiques pour se lancer à l'aventure de l'Italie révolutionnaire de Garibaldi. Le voilà qui porte le poignard des sicaires et une chemise rouge, reflet de son incroyable audace, pour combattre cette papauté dans laquelle son peuple ne cesse de s'engorger à coups de zouaveries diverses.

«Buies est une sorte de Régis Debray de son temps», résume très rondement l'inconnu, lancé avec enthousiasme dans ce qui ressemble de plus en plus à une grande leçon improvisée consacrée à Buies.

Bien sûr, c'est un peu vouloir rabaisser Buies que de le comparer à ce phénomène volatil qu'est Debray. Mais à l'ère du triomphe des illusions et des contradictions de toutes sortes, laissons le monsieur causer, me dis-je. Après tout, il n'a pas tort de s'enthousiasmer autant pour Buies, monument le plus étonnant et le plus solide de notre XIX^e siècle souffreteux.

Janvier 1862. Retour en Amérique d'Arthur Buies. Le jeune homme devient rédacteur d'un journal libéral, *Le Pays*, et animateur à plusieurs titres d'un club non moins libéral, l'Institut canadien. Cet institut est une sorte d'université libre fréquentée par des juristes, des étudiants et quelques notables. L'Institut canadien possède une riche bibliothèque et présente chaque année des conférences. Sans trop y croire, sans trop s'en rendre compte, Buies devient avocat. Mais une seule chose l'intéresse vraiment: devenir écrivain. «Je serai écrivain, le meilleur.»

En juin 1867, nouveau départ pour la France, où il

espère cette fois pouvoir s'installer pour de bon et se tailler une place dans le monde des lettres. Il fait durant ce voyage la connaissance de George Sand: «Quelle femme.»

Mais il se retrouve vite sans argent et, sous les cris répétés de son estomac, perd patience. Il rentre au Canada au moment où *Le Globe*, un journal parisien, lui offre une place. *Le Globe* se veut «l'organe de la démocratie» et le défenseur des principes de la Révolution française. Au nombre de ses principaux collaborateurs, des noms qui sonnent déjà haut et fort: Émile Zola, Jules Vallès.

La lumière de La Lanterne

À Montréal, inspiré par la lecture en France de *La Lanterne* d'Henri Rochefort, Buies lance en 1868 un petit hebdomadaire du même nom où il exprime ses idées tout en lumière. Quelques numéros sont adressés à Rochefort, qui confiera en 1910 à Jules Fournier n'en conserver qu'un bien vague souvenir. Et pourtant!

Au sujet des mœurs électorales: «Personne n'ignore [...] jusqu'où est poussée la corruption électorale en Angleterre; il n'y a que celle exercée en Canada qui puisse en donner une idée.»

Buies réclame le droit de vote pour les femmes autant que l'abolition de la monarchie. Le mariage? Après tout, pourquoi pas, pourvu que ce soit «un contrat libre, exclusivement civil et privé», et que «la femme mariée possède une capacité absolue en ce qui touche sa personne ou ses biens». L'avocat Jacques Perrault n'arrivera à faire triompher ce principe d'égalité des sexes que dans les années 1950, au prix même de sa vie!

Buies est contre le dogmatisme de tous les religieux. Au sujet de l'évêque de Montréal, M^r Ignace Bourget, surnommé le Pie IX canadien: «J'ai à révéler des choses qui feront frémir d'indignation sur le compte de cet accapareur insatiable en ce qui touche saint homme, et qui depuis vingt ans s'engraisse de la crédulité stupide de ses diocésains.» Aurait-il trouvé à dire autant du cardinal Turcotte?

La digne Confédération canadienne? Buies s'en moque. La liberté politique se trouve ailleurs, pense-t-il. Peut-être du côté des principes républicains qui ont mené à la création des États-Unis? La Confédération, chose certaine, «ne donne pas des droits: au contraire, elle en ôte.»

Tout de même parfois un peu vite en affaire, ce Buies: «Le monde entier proteste contre la peine de mort.» Non, pas vraiment. Pas même aujourd'hui. Ne pas oublier nos voisins américains, puis les sombres conservateurs d'ici, capables de promettre le pénitencier même aux enfants. En un mot, les ré-

actionnaires de toujours et de partout savent faire front, encore et encore.

Ces beaux traits qui révèlent la pensée d'Arthur Buies, je les tire tous des pages de *La Lanterne*. Publié par Buies pendant vingt-sept numéros, de septembre 1868 à mars 1869, ce journal connut toutes les misères. L'Église voulait le faire interdire. Des gamins qui vendaient *La Lanterne*, certains recevaient des curés l'ordre de le brûler. L'imprimeur, toujours à cause du clergé, décidait à tout moment de ne plus faire son travail. Buies tenait ce fragile édifice journalistique à bout de bras, seul. Il travaillait tard dans la nuit, toujours seul, enfin presque: «Ma chambre est pleine de fantômes. Dans un coin le diable qui rit à se tordre.»

On fit tout, même après sa mort, pour l'empêcher de parler ou pour lui faire dire ce qu'il ne disait pas, ce qui revient au même. Rien ne manque, pendant près d'un siècle, pour alimenter la désinformation à son sujet. Claude-Henri Grignon, dans ses *Belles Histoires des pays d'en haut*, livre dont on souligne cette année le 75^e anniversaire, le réduit aux dimensions d'un sombre petit scribe besogneux au service d'un curé Labelle bon vivant. L'image s'impose. Mais voyez ce qu'avoue Grignon, en 1963, devant l'Académie canadienne-française: «Cet écrivain de gauche-là me désespère et me dégoûte.» Grignon sait bien devant qui il se trouve. Pour être en accord avec ses positions politiques personnelles, une seule chose à faire: détruire ce diable en le récupérant. Et il s'y emploie de son mieux: «J'ai bien fait de m'attaquer à Buies, anticlérical. [...] On a bien fait de condamner La Lanterne.»

Marcel-Aimé Gagnon, dans un autre livre consacré à Buies, se plaint qu'il ne distingue pas «la vérité bénéfique» et la «vérité maléfique». En d'autres termes, il affirme que toute vérité n'est pas bonne à dire. Réponse déjà formulée par Buies, au siècle précédent: «C'est une maxime de poltron.» Léopold Lamontagne, dans une étude, se désole pour sa part d'avoir à conclure que Buies est voltairien: «Buies a respiré ce poison dans l'atmosphère qui l'entourait et il n'est guère difficile de relever, dans une partie de son œuvre, des traces d'intoxication.» Intoxiqué par Voltaire! Une garantie de santé!

Buies demeure une lumière trop forte. Il estime trop la liberté d'expression pour ne pas être jugé dangereux par toutes les sociétés, celle de son temps comme la nôtre. Buies, vous dis-je, c'est le diable.

Une plume, du souffle et des idées. Cela est rare. Buies demeure, aujourd'hui encore, presque aussi seul qu'en son temps. Au milieu de l'imposture, de l'inertie, des bêtises, des petites gens et de l'unanimité à tout crin, un tel homme nous manque. Quel bonheur alors



Arthur Buies, ami du Parti conservateur?

que de croiser soudain sur son chemin quelqu'un qui s'y intéresse:

— Pardonnez-moi, mais qui êtes-vous, Monsieur, pour vous intéresser autant à Arthur Buies?

— Gilles Duguay, candidat du Parti conservateur dans Rivière-du-Nord.

Me voilà bouche-bée. Est-ce une mauvaise blague? Non. Le monsieur a aussi été candidat conservateur dans Outremont...

— Vous aimez Buies, mais vous défendez les idées de Harper. Vous ne trouvez pas que c'est fort de café comme contradiction?

— Oh, vous savez, Buies, c'était il y a plus d'un siècle. Ça fait longtemps, ces idées-là...

Comme si le caractère bedonnant d'une pensée se mesurait en fonction des seules années qui passent! Dans un coin, je l'ai vu, le diable se désolait.

jfnaudeau@ledevoir.com

POÉSIE

SUITE DE LA PAGE F 1

langue maternelle, mais nous les accompagnerons de versions traduites ou de sous-titres pour en permettre la pleine compréhension», ajoute M. Bellemare.

Comme chaque année, les ateliers d'écriture ouverts à tous seront de retour, des lancements de livres et la légendaire corde à poésie, une immense corde à linge tendue au cœur du parc Champlain invitant les visiteurs à y accrocher leur part de rêveries. «Des gens y sont invités à laisser leurs

propres créations», note le président du FIPTR. Au fil des ans, nous avons reçu des poèmes dans toutes les langues, y compris en braille!»

Le Devoir

FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA POÉSIE DE TROIS-RIVIÈRES Du 3 au 12 octobre Consulter le programme à www.fiptr.com

Salut, Bertrand B. Leblanc!

À l'occasion des 40 ans d'écriture de Bertrand B. Leblanc, les Éditions Trois-Pistoles sont fières d'annoncer la parution du roman *Le temps des comptes*, troisième tome d'une grande trilogie historique et populaire dont les deux autres volets sont *Le temps d'une guerre* et *Le temps d'un règne*.



Chacun des ouvrages est disponible au coût de 29,95 \$.



La trilogie est maintenant offerte dans un beau coffret au coût de 79,95 \$.

40 ans d'écriture, ça se fête!

Le dimanche 5 octobre, à 11 h, vous êtes invités à un brunch-célébration avec Bertrand B. Leblanc et 200 invités au Club de golf Revermont d'Amqui. Pour réservations: Nora Lajoie, Éditions Trois-Pistoles, 1 (418) 851-8888, vib2000@bellnet.ca

Santé, baptême!

SUCRE

Les questions éthiques demeurent d'une brûlante actualité avec l'intérêt porté à la canne par les producteurs d'éthanol

SUITE DE LA PAGE F 1

des produits sucriers, ces humanistes pratiques ont annoncé dès le XIX^e siècle les campagnes actuelles en faveur du commerce équitable.

L'espoir perce donc malgré tout dans ce récit infernal? En tout cas, les questions éthiques demeurent d'une brûlante actualité avec l'intérêt porté à la canne par les producteurs d'éthanol et l'indémontable surconsommation de sucre par tous et chacun. «Les Haïtiens qui récoltent la canne aujourd'hui sont traités comme des esclaves», note l'historienne. En République dominicaine, ils reçoivent 1,20 \$ par tonne de canne coupée, moins les frais pour la machette et le logement, et un très bon travailleur peut en tirer deux tonnes par jour, au mieux. Aux États-Unis, les chances sont d'au moins 15 % que votre sucre provienne de cette exploitation. Au Canada, on le sait d'autant moins que de toutes récentes transactions ont affecté ce secteur industriel. Mais une chose est certaine: on ne peut pas payer 1,69 \$ la livre de sucre et penser que personne n'est exploité à l'autre bout de la chaîne de production. Moi, j'achète du sucre équitable, je le paye 10 \$ la livre et je recommande à tout



le monde de suivre ce mouvement.»

La petite et la grande histoire ne font qu'un. Mieux: l'épopée douce-amère et la propre généalogie de l'historienne se recoupent, le grand-père de son grand-père ayant exploité une plantation de canne à Antigua au milieu du XIX^e siècle. «J'ai pensé à ce livre pendant des années», explique la professeure Abbott. «J'ai commencé dans les années 1980 à rédiger un premier ouvrage très technique, sans succès. Je suis allée vivre à Haïti pendant cinq ans. J'ai cultivé une passion pour mon héritage antillais. Après mes livres sur les autres sujets, je me suis sentie prête pour m'attaquer au sucre à nouveau.»

À la fin de son introduction, elle raconte avoir subi des tests génétiques pour retrouver la trace de ses origines complètes. «Je suis à 12 % d'origine subsaharienne, j'ai aussi 6 % de gènes asiatiques et 3 % autochtones, confie finalement Elizabeth Abbott. Dans ma famille, on ne sait pas comment cela est arrivé, mais moi, j'en avais toujours senti dans un sens...»

Le Devoir

LE SUCRE

UNE HISTOIRE DOUCE-AMÈRE Elizabeth Abbott Traduit par Benoît Patar et Richard Dubois Fides, Montréal, 2008, 280 pages

André Mayer APOLOGIE DES CONTRAIRES

Sur l'origine des contraires et leur prestation dans la nature



Nouvelle édition revue et augmentée

Apologie des contraires est un ouvrage éclectique dominé par une logique basée sur les lois qui régissent la contradiction. D'avant même le big bang jusqu'à la reproduction biologique, on y découvre l'intuition d'une vérité inespérée sur ce dont l'univers est vraiment composé.

Des extraits sur internet: www.apologie-des-contraires.com

Vol. de 456 p., 29,95 \$ CARTE BLANCHE

ENTREVUE

Tolstoï et compagnie

Le roman *Une année dans la vie de Tolstoï* a servi de base au film *The Last Station*

CAROLINE MONTPETIT

C'est un monument de l'histoire de la littérature, mais aussi un homme tourmenté par ses contradictions. Ascète, Tolstoï était pourtant, à la fin de sa vie, accueilli partout comme une star digne de l'ère du rock'n'roll. Vivant dans le luxe, il s'en flagellait quotidiennement et encourageait l'abnégation. Fabuleux écrivain de fiction, il a ensuite renié son œuvre romanesque, considérant la fiction comme un «divertissement bourgeois», pour se concentrer exclusivement sur ses ouvrages philosophiques.

Leon Tolstoï est un personnage rêvé pour écrire un roman. Et Jay Parini n'a pas laissé passer l'occasion. En 1990, il publiait *The Last Station*, qui a depuis servi de base au scénario du film du même nom, qui devrait sortir sur les écrans du monde bientôt. *The Last Station* vient par ailleurs d'être publié en français chez Fides sous le titre *Une année dans la vie de Tolstoï*.

Pour écrire ce livre, Parini s'est d'abord et avant tout basé sur les journaux intimes des proches de Tolstoï, dont celui de Sophia Andrievna, l'épouse qui a partagé quarante-huit ans de sa vie mais avec qui Tolstoï a vécu des déchirements permanents.

Bourgeoise alors qu'il aspirait au dépeuplement le plus strict et voulait renier la notion de propriété, incarnant la chair (elle lui a donné 13 enfants) alors qu'il prêchait à tous l'abstinence, Sophia n'a pas le beau rôle au cours de cette dernière année dans la vie de Tolstoï. Elle est en butte avec les «tolstoïens», ces adeptes de la doctrine de son mari, qui viennent en masse tenter d'approcher le maître, sous les fenêtres de Iasnaïa Poliana, où l'illustre écrivain a vécu toute sa vie. Plus précisément, Sophia Andrievna tente de protéger son héritage et celui de ses enfants, alors que Tolstoï, hanté par la culpabilité de sa richesse, me-

nace d'en faire un bien public. En fait, juste avant de mourir, en 1910, au cours de cette dernière année relatée dans le roman, Tolstoï s'enfuit d'Iasnaïa Poliana, où se trouve sa femme, et meurt en plein voyage, dans une gare, entouré d'une horde de journalistes, incapable de partir, incapable de revenir.

«Tout était compliqué avec Tolstoï», reconnaît Parini. Mais c'est bien pourtant Sophia Andrievna le personnage principal de ce roman, qui ressemble déjà un peu trop, dans sa forme initiale, à un scénario de film.

«J'ai beaucoup de sympathie pour elle», dit Parini en entrevue. Elle a eu une vie très difficile. Et ce n'était pas facile de vivre avec un fanatique religieux qui veut donner tout son argent.»

Tolstoï, qui sera incarné à l'écran par Christopher Plummer (Anthony Quinn, qui a coécrit le scénario et qui devait jouer Tolstoï, est mort en 2000), n'a donc étrangement pas la place prépondérante dans le roman de Parini, qui donne tour à tour la parole au secrétaire de Tolstoï, à son médecin, à sa fille, et à son disciple Tchertkov.

Maîtres et serviteurs

Les sentiments envers le «maître» y sont divers, le secrétaire est rongé par la culpabilité de son désir pour les femmes, le médecin est contrit de son manque de culture face à Tolstoï, Sophia est à la fois inquiète et déçue de la tournure de son mariage, et Tchertkov rêve de voir Tolstoï se séparer de son épouse.

Tout cela laisse donc bien peu de mots pour la pensée de Tolstoï, qui transparaît cependant à travers quelques lettres, authentiques d'ailleurs, signées de l'écrivain, comme celles adressées à George Bernard Shaw ou à Gandhi.

En fait, Parini le constate aujourd'hui, c'est surtout l'œuvre romanesque de l'écrivain qui est passée à l'histoire, au corps défendant de Tolstoï. Ces idées d'abolition des classes, par ailleurs, bien que profondément empreintes de religion, ont été reprises par les bolcheviques au moment de la Révolution de 1917.

«Ces idées ont largement été utilisées par les socialistes», reconnaît Parini. Mais Tolstoï n'aurait pas apprécié cela. Il n'était pas du tout un marxiste», dit-il.

En fait, c'est surtout un moraliste qui apparaît derrière les pages noircies par Jay Parini. Un moraliste à la succession hasardeuse, dont la vie semble s'être partagée doucement entre plaisirs de vivre et regrets d'avoir vécu.

Le Devoir

Romain Gary (Émile Ajar)
La vie derrière soi



Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE
707 ET 713 MONT-ROYAL EST
©MONT-ROYAL, 514-523-6389

LITTÉRATURE

Tribu miroir

C'est montréalais, très. Mais très ouvert sur le monde. C'est politique, social. C'est actuel. Ancré dans la réalité. Mais c'est aussi existentiel. Le titre: *J'ai l'angoisse légère*.

C'est dense. Mais fluide. Intelligent, et sensible. Ironique, parfois. Mais pas cynique. C'est vraiment fort. Une réussite sur toute la ligne.

«*Quel est l'imbécile qui, le premier, a promulgué qu'on apprenait de ses échecs? L'échec ne nous apprend rien. Sinon l'endurance à la perte. Il n'est pas nécessaire, pour grandir, d'en baver, de trébucher, d'être baffoué par la critique ou méconnu toute sa vie comme Pessoa.*»

C'est François Ladouceur qui parle. Vous vous souvenez de lui? La première fois qu'on l'a vu, c'était il y a 25 ans. Dans *Maryse*. Un roman marquant, un succès de librairie. Le premier livre signé Francine Noël. Le premier de quatre consacrés à la fameuse tribu qu'on allait voir évoluer dans *Myriam Première*, puis *La Conjuraison des bâtards*.

Que sont devenus François, Marité, Elvire et tous les autres membres de cette tribu «inventée autour de l'amitié et du mirage des années 1970»? Maryse, elle, a passé l'arme à gauche. Victime d'un attentat commis par un groupe d'extrême droite, en plein Sommet de la Terre, au Mexique, en 1999. C'était dans *La Conjuraison des bâtards*, déjà.

Comment vivre ensuite? Comment garder vivants, solides, unis,

la tribu et ses descendants? Comment survivre à la perte d'une personne chère? Comment faire son deuil? C'est la trame de fond de *J'ai l'angoisse légère*.

Bien sûr, les habitués savoureront leurs retrouvailles avec les attachants personnages de la saga. Mais pas la peine d'avoir lu les trois romans précédents pour s'y retrouver.

Dès les premières pages de *J'ai l'angoisse légère*, Francine Noël donne, sans en avoir l'air, les repères essentiels de l'histoire. Elle parsème ensuite, ici et là, de précieux indices sur le passé de ses protagonistes.

Très habile. Pas lourd du tout, comme procédé. Et très utile pour rafraîchir la mémoire des lecteurs qui, sur une période de 25 ans, en auraient oublié des bouts sur les tribulations de la dite tribu.

A noter aussi, pour ceux qui auraient décroché de la saga en cours de route, ceux qui se seraient égarés, en outre, dans la volumineuse et touffue *Conjuraison des bâtards*: Francine Noël maîtrise mieux que jamais l'art de raconter. Il faut croire que l'écriture de *La Femme de ma vie*, poignant récit consacré à la mère de la romancière, et grand gagnant du Combat des livres de Radio-Canada en 2006, a porté ses fruits. En moins de 200 pages, *J'ai l'angoisse légère* va droit au but. Droit au cœur. Et à la tête. Faut le faire!

A peine quelques digressions. Sur l'art, son rôle, sa fonction. Et sur le processus de création comme tel. Trop de détails, peut-être. Quoique... Quiconque crache sur la culture trouvera là de quoi se convaincre de sa nécessité.

Ce qui fait d'abord et avant tout la force de *J'ai l'angoisse légère*, c'est la façon dont l'auteure passe d'un personnage à l'autre. C'est la façon qu'elle a de nous les montrer en parallèle, et ensemble.

On les voit de l'extérieur, dans le regard des autres. Et on les sent de l'intérieur. On est au cœur de leurs contradictions, de leurs aspirations, de leurs désillusions.

A travers eux, on se pose mille et une questions. Sur le sens de l'engagement. Sur l'amour, l'amitié. Sur la famille. Sur le vieillissement. Sur la mort. Et la roue qui tourne.

On pose un regard sur soi. Et sur le monde qui nous entoure au



DANIELLE LAURIN



PIERRE LOUIS MONGEAU

Francine Noël publie un nouveau titre, *J'ai l'angoisse légère*.

aujourd'hui. Sur le sort des sans-abri. Sur les enjeux des grands conflits mondiaux. Sur les accommodements raisonnables, aussi.

On a droit à des répliques du genre: «*Moi je réclame le tchador pour tous. Ce qui est bon pour les femmes devrait être excellent pour les hommes. Le jour où ils se voilent, je serai disposée à parler de pudeur et peut-être même à invoquer Allah avec eux en toute égalité.*»

On se moque de soi, au tournant. De notre sentiment d'impuissance, et de nos tentatives désespérées pour se déculpabiliser face à tout ce qui va mal dans le monde: «*on est des petits bourgeois merdeux, mon pote, et nos éclairs de lucidité ne changent rien au marasme mondial.*»

On se voit, on se reconnaît dans cette tribu. Jeunes ou vieux, en couple ou seuls, héritiers de Mai 68 ou non. Le même effet qu'avec *Maryse*, finalement.

Sauf que les années 1970 sont dernièrement nous. On est ici, maintenant. Aujourd'hui. Angoissés, oui. Mais «*à temps partiel.*» C'est bien ça. Francine Noël a mis le doigt dessus: on a l'angoisse légère.

Collaboratrice du Devoir

J'AI L'ANGOISSE LÉGÈRE

Francine Noël
Leméac
Montréal, 2008, 185 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Beauté fatale

CHRISTIAN DESMEULES

Difficile d'imaginer un personnage au nom plus vénitien que Marc Rialto. Mais puisque Venise n'est pas en Italie, comme le chantait Reggiani, Hugues Corriveau, poète, essayiste et critique, choisit plutôt d'installer son histoire à Rome, «ville aux sept collines» et musée à ciel ouvert.

Esthète déclaré, le protagoniste de *La Gardienne des tableaux*, cinquième roman de Corriveau, est un peintre en panne d'inspiration qui fait la rencontre d'une femme entre deux âges, grisâtre comme un personnage de Beckett. Elle se fane un peu plus chaque jour dans une galerie d'art de Montréal. «*Quand il n'y a personne, elle croit parfois qu'on la paie pour empêcher les figures de s'enfuir, pour éviter le ballet des papillons et des mouches, pour empêcher la poussière de retomber.*» Elle surveille les tableaux, mais préfère en réalité sont-ce les tableaux qui la surveillent.

Constance, c'est son nom. Constance aux eaux dormantes comme celles d'un lac rempli d'algues, immobile dans sa grisaille quotidienne, renaît lentement au contact de l'artiste. Mais Rialto s'envole très vite pour Rome, où l'attend un petit appartement du Monteverde Vecchio — qui pourrait bien être le studio du Québec à Rome, pour quoi pas, situé dans le même quartier historique. Arpentant chaque jour des rues dont les noms résonnent comme des poèmes chantés, il se laisse porter par ses fantasmes de spectateur infatigable et s'abandonne à cette dérive visuelle prétextée à un peu de *name dropping* culturel épique — John Cage, Steve Reich, Erri de Luca, Betty Goodwin ou Louis-Pierre Bougie.

La gardienne des tableaux ira le rejoindre en Italie, sans le prévenir, sans même savoir où il se trouve. Réchauffement, fonte des glaces, ruissellement, explosion de couleurs chaudes. L'homme est content, oui, mais avec le sentiment d'éprouver une sorte de «bonheur flasque» qui le dégoûte un peu.



Car depuis peu, sa fascination le porte ailleurs. Vers une autre femme aperçue dans la rue, Lillian Webster, la «femme-peinture», «la dame aux fruits imprimés». Une beauté fatale dont il ne se remet pas. «*Une femme si belle, pense-t-il, qu'elle suscite à elle seule l'urgence de survivre.*» Et c'est ce qu'il fait. Il survit dans l'urgence et se lance à sa poursuite, sans égard à l'amour qu'il inspire à Constance, au cœur d'une nouvelle création qui, sans le savoir, sera peut-être sa dernière.

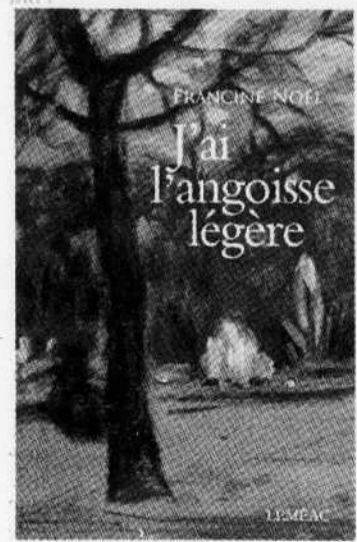
Histoire d'une illusion et d'un échec, *La Gardienne des tableaux* nous rappelle que la beauté est avant tout dans l'œil de celui qui regarde. Qu'aucun artiste ne peut la capturer sous peine de la détruire et, partant, d'y laisser aussi une partie de lui-même. C'est du moins ce qu'on finit par comprendre.

Mais il faudra aimer le style évanescence et vaporeux, le «flou poétique» qui suggère plus qu'il ne raconte, les lignes de fuite qui emportent vers l'inconnu, pour savourer ce court roman au phrasé poétique.

Collaborateur du Devoir

LA GARDIENNE DES TABLEAUX

Hugues Corriveau
XYZ
Montréal, 2008, 106 pages



EN BREF

Rentrée littéraire

Les écrivains Jean-Jacques Pellerin, Daniel Jacques, Michel Leclerc, Martine Latullipe, Anne Peyrouse, Stéphane Dompierre et quelques autres donnent rendez-vous au public le mardi 7 octobre à 19h dans le hall du Musée de la civilisation à Québec pour une mise en lecture de leur

œuvre animée par notre collaboratrice Martine Côté. L'entrée est gratuite. — *Le Devoir*

Rendez-vous avec Madeleine Gagnon

Dans le cadre de la série «Les Poètes de l'Amérique française», Madeleine Gagnon fera la lecture

de ses poèmes le lundi 6 octobre à compter de 19h30 à la chapelle du Musée de l'Amérique française à Québec. Elle sera accompagnée pour l'occasion par Marlene Couture, soprano, et Pierre Bouchard à l'orgue positif. La soirée est animée par Paul Bélanger, des Éditions du Noroît. Pour en savoir plus: www.lespoetesdelameriquefrancaise.org — *Le Devoir*



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Madeleine Gagnon

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Yves Thériault : le pari de l'écriture

Catalogue de l'exposition présentée à la Grande Bibliothèque

ISBN : 978-2-7637-8779-4 • 176 pages • 37,95 \$

Transparent mais indéchiffrable, insouciant mais séducteur, Yves Thériault demeurera évidemment impossible à résumer, et encore plus à canoniser. Chaque lecteur a son Thériault, avec ou sans réserve, selon l'âge ou le texte où il l'a rencontré. Mais nul ne devrait l'ignorer.

— Lise Bissonnette, *Ressaisir Yves Thériault*

pul

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
www.pulaval.com

Roman

Felicia Mihali
Dina
roman, 180 p., 23 \$

Femme dans une société patriarcale, paysanne égarée dans la ville, Roumaine terrifiée par un Serbe, Dina est un personnage contrasté. Elle est aussi le symbole d'un pays malmené, la Roumanie, qui se relève avec difficulté du joug communiste. Qui donc l'a tuée ?

Les grandes figures

Roderick Stewart
Wilfrid Laurier
Œuvrer pour l'unité du Canada
Récit biographique traduit de l'anglais par Hélène Rioux
192 p., 18 \$

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes : du 23 au 29 septembre 2008

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE T. 12 Anne Robillard (De Montaigne)	1 LE GARDE DE L'AUTO 2008 Denis Duquet / Gabriel Gélinas (Trécarré)
2 LES ACCOUCHEUSES T. 3 : LA DÉROUTE Anne-Marie Sicotte (MLB)	2 À QUI FERAIS-JE DE LA PELLE SL... Jacques Salomé (de l'Homme)
3 CHÈRE LAURETTE T. 1 Michel David (Hurtubise HMH)	3 L'AUTO 2009 Jacques Duval (La Presse)
4 MILLÉNIUM T. 1, 2 et 3 Stieg Larsson (Actes Sud)	4 L'ANNUAL DE L'AUTOMOBILE 2009 Collectif (Autojournal)
5 DEPUIS LA FENÊTRE DE MES CINQ ANS Arlette Cousture (Libre Expression)	5 LES PETITES DOUCES À NOURRIR Sandra Demeules (Quebecor)
6 M. ET MME JEAN-BAPTISTE ROUET Denis Monette (Logiques)	6 BÔTES À LUNCH SANTÉ Geneviève O'Glehan (La Semaine)
7 LE FAIT DU PRINCE Amélie Nothomb (Albin Michel)	7 LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2009 Collectif (Larousse)
8 L'ANGE DE PIERRE Margaret Laurence (Alto)	8 LA GUÉRISON INTÉRIEURE PAR... Colette Portelance (Du Cram)
9 MISÈRE Jean-Christophe Grangé (Albin Michel)	9 BESCHERELLE - L'ART DE CONJUGUER Collectif (Hurtubise HMH)
10 GIN TONIC ET CONCOMBRE Rafale Germain (Libre Expression)	10 RÉUSSIR L'EXAMEN D'ENTRÉE AU... F. Tchou / P. Tranquille (Didier)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 LE JOURNAL D'AURÉLIE LAPLAMME T. 9 India Desjardins (Intouchables)	1 INHERITANCE T. 3 : BRISINGER Christopher Paolini (Knopf)
2 ARIELLE QUEN T. 6 : LE DIX-HUITIÈME... Michel J. Lévesque (Intouchables)	2 TWILIGHT T. 4 : BREAKING DAWN Stephenie Meyer (Little Brown & Company)
3 MERLIN T. 1 : L'ÉCOLE DES DRUIDES Laurence Carrière (Réunite)	3 BONES TO ASHES Kathy Reichs (Pocket Books)
4 TILA T. 1 : PIRATE MALGRÉ ELLE Patricia Juste Amédée (Intouchables)	4 BOOK OF THE DEAD Patricia Cornwell (Berkley)
5 VISIONS T. 9 : LA BRELOQUE DU DESTIN Linda Joy Singleton (ADA)	5 STONE COLD David Baldacci (Grand Central Press)
6 ASCLÉ T. 1 : LA PROMESSE B. Marleau / S. Wilkins (Boomerang)	6 DEVIL BONES Kathy Reichs (Scribner)
7 LA GRANDE QUÊTE DE JACOB JOBIN Dominique Demers (Québec Amérique)	7 SEPULCHRE Kate Mosse (Orion)
8 LE CLUB DES DISEUSES... T. 1 Dotti Enderle (ADA)	8 EAT, PRAY, LOVE Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
9 LES MONDES DE LA MAGIE DU... T. 1 John Peel (ADA)	9 PLAYING FOR PIZZA John Gisham (Dell)
10 FASCINATION Stephenie Meyer (Hachette)	10 LIFE WITH MY SISTER MADONNA Christopher Ciccone (Simon & Schuster)

IDÉES LECTURE
POUR TOUS LES GOÛTS !

Consultez
notre circulaire

LIVRES

Le Foucault de VLB

Le jour où je me suis attelé à la lecture de *Se déprendre de soi-même*, le Foucault de VLB, je recevais aussi, dans ma boîte à messageries, une invitation à assister à une conférence de presse dans le Bas-du-Fleuve, à Trois-Pistoles, où deux candidats du Bloc québécois s'apprétaient à recevoir l'onction du maître et bien drôle de pistolet. Tout retiré fut-il physiquement, Victor-Lévy Beaulieu, «réseauté» comme pas un, entre une controverse télévisuelle, la parution du millionième tome de ses œuvres complètes et une campagne électorale, ne permet jamais qu'on l'oublie trop longtemps. Ses interventions ont du style, sinon toujours de la classe. S'il vole à la rescousse de l'ADQ, ce sera avec une citation de Michel Foucault. Les boys de Mario Dumont n'en demandaient sans doute pas tant. «*Qui ça? Le gars du pendule?*», ont dû se demander les plus réveillés parmi eux. Je ne voudrais surtout pas paraître méprisant: les politiciens adéquistes, en fait, n'ont pas plus de raisons de connaître ce Foucault-là que Jean Charest de faire du célèbre *Les Mots et les Choses* son livre de chevet, ou que Pauline Marois de lire *Surveiller et punir*. On parle de deux stratosphères différentes.

Depuis 1971, année de la parution de son Hugo, VLB a inventé un genre qu'à ma connaissance il continue d'être le seul à pratiquer, appelons-le biographie hyper-subjective. On s'accorde généralement à voir

dans son *Melville* (1978) le sommet de cet art-là; c'était avant le *Joyce* qui, il y a deux ans, nous est tombé dessus tel un Boeing 1047 piloté par un terroriste du langage, indépendant et érudit. Dans ce livre, VLB semblait réaliser la totalisation de la relation fusionnelle entre le lecteur-auteur-biographe et son sujet. Le Foucault est différent. Ce qu'il nous propose n'est pas tant une vie réinterprétée à la lumière d'une œuvre, et vice-versa, comme avec les Kerouac et cie, que l'histoire des idées d'un homme suivies à la trace, de livre en livre. Qu'une

lecture, donc. Ou, pour reprendre le sésame structuraliste de l'époque: une archéologie.

À l'heure du triomphe médiatique du détail croustillant, l'évident désintérêt que manifeste Beaulieu pour la vie privée du philosophe n'est rien de moins que superbe et fait même figure de beau paradoxe, s'agissant d'un homme qui a passé une partie de son existence penché sur les rapports de l'intimité et du pouvoir, de cet auteur d'une *Histoire de la sexualité* en trois tomes que la rumeur parisienne s'amusa à vêtir de cuir et de chaînes, et qui figurerait, en 1984, parmi les premières victimes d'une moderne peste vénérienne, avant d'être publiquement décollé par les Hervé Guibert de ce monde.

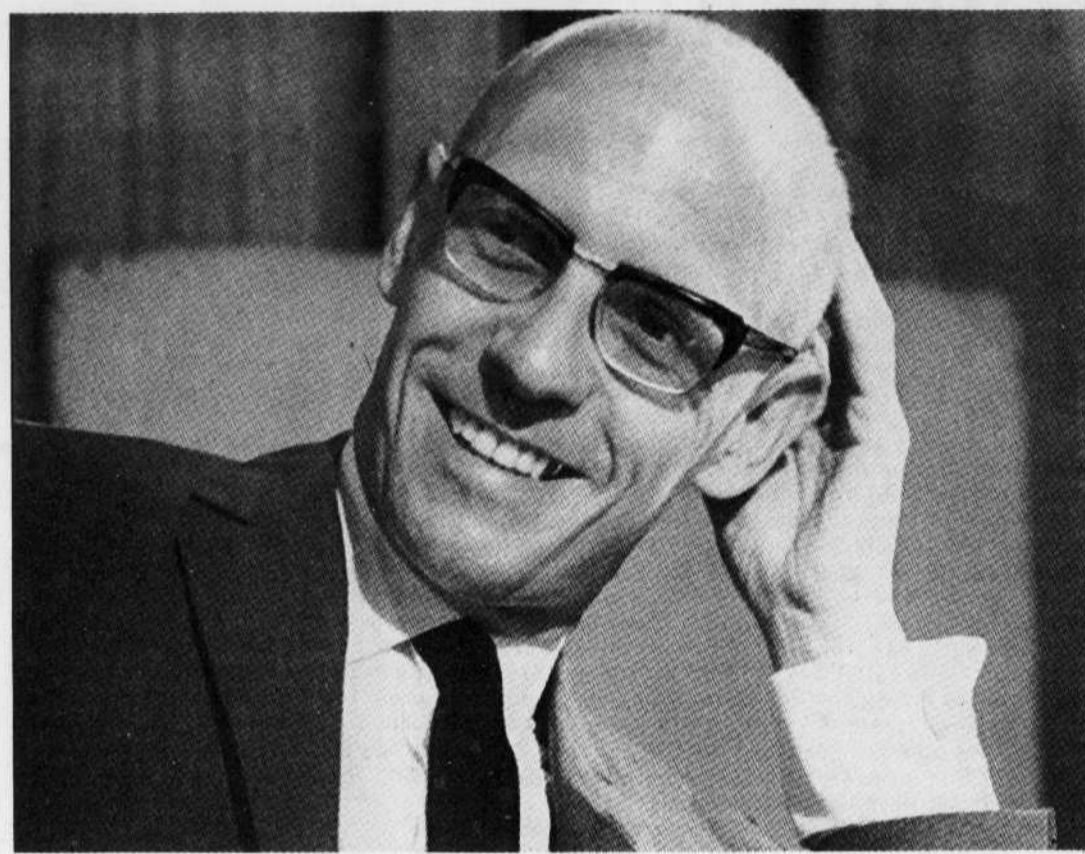
Le Grand Lecteur

Dans *Se déprendre de soi-même*, Victor-Lévy Beaulieu est plus que jamais le Grand Lecteur (comme il

l'a, aux États-Unis, des Grands Électeurs...). filtrant pour nous un œuvre colossal dont il nous sert, à nous qui dormons nos sept heures par nuit et ne possédons pas sa fabuleuse capacité à l'ouvrage, un survol éclairant, son Foucault, sous la forme de morceaux choisis. Chez les petits oiseaux et les loups, on appelle ce phénomène régurgitation. Grand Lecteur, c'est-à-dire un intermédiaire entre le peuple qui lit et ces écrivains par lui élus, assumant une fonction critique qui se double d'une entreprise ambitieuse, il joue pleinement son rôle de médiateur entre les passionnés de littérature et les ressources infinies de la bibliothèque, un peu comme, sur un plan plus métaphysique, Borges.

Il vaut la peine de citer en entier l'éloge foucauldien de la curiosité qui, en plus de donner au présent ouvrage son titre, a servi à l'auteur à ébranler les colonnes du temple péquiste au cours de la brève apothéose adéquate du printemps 2007, car on y trouve exprimée avec beaucoup de clarté, de force et de justesse, je crois, la nature du projet poursuivi par VLB à travers ce Foucault: «*Non pas cette curiosité qui cherche à assimiler ce qu'il convient de connaître, mais celle qui permet de se déprendre de soi-même. Que vaudrait l'acharnement du savoir s'il ne devait assurer que l'acquisition des connaissances, et non pas, d'une certaine façon et autant que faire se peut, l'égarement de celui qui connaît? Il y a des moments dans la vie où la question de savoir si on peut penser autrement qu'on ne pense et percevoir autrement qu'on ne voit est indispensable pour continuer à regarder ou à réfléchir.*» Comme on le voit, l'utilité de ces sentences lumineuses dans le contexte électoral québécois est loin d'être évidente. Quant à la méthode suivie par VLB pour approcher ce nouveau locataire de son panthéon, elle se situe à mi-chemin de l'exégèse et du recopiage monastique: «*[...] je grappille donc à gauche et à droite, esbaudi par l'érudition de Foucault, mais aussi par ce don qu'il a, dès qu'il prend la parole, de se transformer en conteur, non pas en devenant folklorique [...] mais comme un penseur qui, à la façon d'Aristote, débambulerait dans un jardin tout en faisant sereinement la conversation avec les gens qu'il rencontre.*»

On ne saurait mieux dire les hautes sources de ce livre dont l'idéal, dans la meilleure tradition philosophique, est le dialogue. Un



AGENCE FRANCE-PRESSE

Le philosophe Michel Foucault (1926-1984)

dialogue, il faut le dire, un peu inégal, et pour s'en convaincre, nul besoin d'essayer d'imaginer Foucault en bottes de *rubber* dans le pagode de Notre-Dame-des-Neiges. D'abord, il y a la prose du philosophe, avec ses méandres et ses occasionnels encombrements (quelque part entre le plaisir textuel tordu d'un Barthes et la pure torture lacanienne) qui envahit toute la page. On se dit que notre VLB a quand même un peu abusé du copier-coller et qu'en faisant disparaître tout ce qui est entre guillemets, on aurait un bon petit essai, ou plus exactement un pamphlet d'une quarantaine de pages. Puis la forte pensée de Foucault, et les mots pour la dire, finissent par prendre le dessus, on est emporté.

Le Chomsky français

Si l'anarchisme est, dans son fondement philosophique, la critique systématique des formes de l'autorité, alors Michel Foucault est le Chomsky français. Un penseur pour aujourd'hui, qui ne rêve pas de changer la conscience humaine en y substituant un contenu pour un autre, mais d'une «*nouvelle politique de la vérité.*»

Si je reprends l'analogie de la conversation au jardin, le moins qu'on puisse dire est que VLB ne l'ouvre pas souvent. Parfois, c'est tout le contraire, comme dans le cas de cet hurluberlu de Raymond Roussel au sujet duquel VLB semble bien renseigné. Alors l'ho-té, pareil à ces interlocuteurs dont vous savez, tandis qu'ils vous écoutent sans vous entendre, qu'ils n'attendent que l'occasion d'en placer une, se lance sur des pages et des pages et donne l'impression d'oublier complètement son visiteur. Mais ce déséquilibre dans la composition peut encore se justifier: un signe parmi d'autres de la grande liberté qui est l'oxygène même que respire l'écrivain VLB. Et c'est pourquoi *Pour se déprendre de soi-même* demeure un ouvrage qui peut captiver, surtout si l'on lit entre 5h et 7h du matin, dans les avelles vel-béennes par excellence.

Mais cette liberté, l'éditeur ne peut la revendiquer pour lui-même. Faire remonter le «*pouvoir bourgeois*» au Moyen Âge et la théorie de la relativité au début du XIX^e siècle est un peu gênant, mais pas autant que le pamphlet tout croche qui court sur les vingt der-

nières pages de ce livre et dont la rhétorique échevelée rappelle les feuilles de chou marxistes.

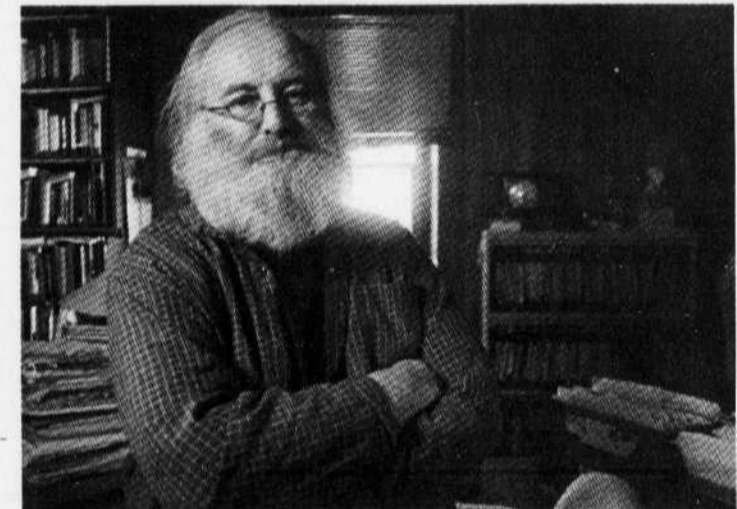
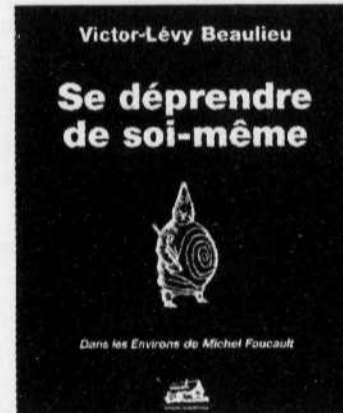
Collaborateur du Devoir

SE DÉPRENDRE DE SOI-MÊME

DANS LES ENVIRONS

DE MICHEL FOUCAULT

Victor-Lévy Beaulieu
Éditions Trois-Pistoles
Paroisse Notre-Dame-des-Neiges,
2008, 256 pages



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Victor-Lévy Beaulieu dans sa tanière, à Trois-Pistoles

LA PETITE CHRONIQUE

Diplomaties risibles

Si vous avez comme moi poussé la naïveté au point de croire que la vie diplomatique était soporifique, vous ne manquerez d'être étonné à la lecture d'*Affaires urgentes* de Lawrence Durrell.

L'auteur du *Quatuor d'Alexandrie*, on le sait, a tâté de ce monde-là. Attaché de presse auprès du Foreign Office, il servira tour à tour en Égypte, à Rhodes, en Argentine puis en Yougoslavie. La relation qu'il nous fait dans ce petit livre hilarant nous fait entre-

mecum du parfait agent de presse et qui ont paru sous les titres de «*Sauve qui peut!*», «*Esprit de corps*», «*Un peu de tenue, Messieurs!*».

On apprend, à lire ce livre hilarant, que le monde diplomatique, du moins celui qu'a connu Durrell en Yougoslavie vers 1950, est peuplé d'hurluberlus. Les réceptions que les consuls se croient tenus d'organiser se déroulent souvent dans la pire des loufoqueries, on y fait des accros impardonnables au protocole, on est drôle malgré soi, on est vulgaire, mal élevé, on a les pires extravagances.

Je mets au défi le plus irascible des lecteurs de ne pas s'esclaffer à la lecture de *Lait de l'homme blanc*. Le couple de danseurs japonais qui, sous l'effet du saké mêlé au scotch, se met à danser une valse de Strauss à un rythme tellement accéléré qu'il finit par atterrir dans un bassin boueux est un chef-d'œuvre de virtuosité.

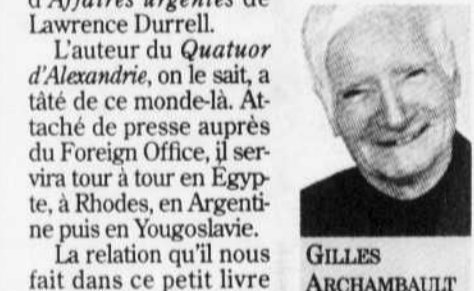
Que dire des coquilles que l'on trouve dans un journal artisanal, le *Central Balkan Herald*? Les nouvelles les plus importantes y sont rapportées avec les coquilles les plus inattendues. Le Foreign Office, que l'on imagine d'une redoutable efficacité, envoie à Durrell un ineffable collaborateur, toujours ivre, preste à faire les pires bêtises. Un autre, homosexuel avoué, scandalise le milieu yougoslave, peu porté vers la rigolade.

Bref, si l'idée vous vient d'échapper pour quelques heures aux rumeurs d'élections ou à quelque problème préoccupant, un remède souhaitable. Bien sûr, il ne faut pas s'attendre à retrouver la poésie et le charme envoûtant du *Quatuor*. Il n'empêche.

Collaborateur du Devoir

AFFAIRES URGENTES

Lawrence Durrell
Robert Laffont,
coll. «*Pavillons poche*»
Paris, 2008, 314 pages



GILLES ARCHAMBAULT

On imagine mal Claudel, Giraudoux, Saint-John Perse ou Paul Morand dans le genre d'aventures qu'a vécues Durrell. Les a-t-il toutes connues ou a-t-il laissé libre cours à son imagination? Peu importe.

Une chose est certaine, *Affaires urgentes* est un livre drôle de bout en bout. Il faut dire pour commencer qu'il se déroule dans la Yougoslavie de Tito. Belgrade n'est pas dans l'univers diplomatique un lieu recherché. On ne se bouscule pas au portillon pour s'y faire nommer. Le communisme rigide et ridicule y fait loi. Pour échapper à la monotonie ambiante, les diplomates organisent des réceptions, boivent plus que de raison, ont à se débrouiller avec une police tatillon.

D'entrée, Durrell donne le ton: «*J'aime bien Antrobus... Nous avons servi ensemble dans un certain nombre de capitales étrangères, lui comme diplomate de carrière, moi à titre temporaire: voilà pourquoi il mène une double existence de retraité dans le Midi, alors que je demeure un écrivain sans ressources.*»

«*L'écrivain sans ressources*» écrit donc ses souvenirs pour des magazines, *Playboy*, *Mademoiselle*, *Harper*, *Saturday Evening Post*, entre autres. Ce sont ces chroniques qu'il a réunies dans ce vade-

LITTÉRATURE FRANCOPHONE

Un tableau bien cadré

GUYLAINE MASSOUTRE

Tous les romans ne font pas de bruit et, pourtant, certains tiennent dans un charme. Tel est le cas d'*Un brillant avenir* de Catherine Cusset, Franco-Américaine établie à New York, qui a signé *La Haine de la famille* et *Confessions d'une radine*. Par ce nouvel opus, elle reconstruit l'histoire d'une famille roumaine, émigrée dans l'Est riche et professionnel des États-Unis. En entretien, elle a confié qu'elle y avait mis de sa propre vie, mais rien n'y paraît, sauf l'art de créer un leurre, dans un précipité touchant.

Ce roman équilibré, juste et classique, fait partie de la quarantaine de romans français sélectionnés pour un prix (Goncourt ou Médicis pour Cusset). Elle figure donc, et c'est justice, parmi ce dixième de la production d'automne 2008, que les écrivains de jury ont mis sous le projecteur des auteurs fiables.

Cette sélection est-elle un loto? Parce que tout choix est discutable, la critique, non sans défauts, commente ces préférences avec alacrité. Sinon le consensus, elle exige plus de transparence dans les décisions. Vexés de son impertinence, les jurés ont décidé de faire contrepois aux divers marketings. Que l'on ne soit pas surpris que des lapins sortent du chapeau, tels Gilles Leroy, Laurent Gaudé

ou Jean-Jacques Schuhl aux Goncourt passés. André Makine, au Médicis, a été l'exception qui confirme la règle: un prix n'est pas un placement littéraire.

Résultat, le milieu littéraire français vibre et s'emploigne; et les jurés ont dû rajouter et surveiller les manœuvres d'éditeurs. Il n'empêche qu'un milieu sain ne s'entendra ni sur les enjeux, ni sur la sensibilité, ni sur la rhétorique littéraires. Bon signe.

Confort et reconfort

Limpide et fluide, *Un brillant avenir* est un roman avant tout bien construit, sur la mécanique socio-affective. En chapitres autonomes qui cernent un lieu, un temps et un sujet, selon les règles classiques, on traverse des époques et des conflits à travers des stéréotypes intéressants, en quête d'une mutualité conviviale, d'une éthique du partage.

Le récit nous mène adroitement dans les rouages de la machine existentielle. Autant de nouvelles? Quitter la Roumanie communiste, la retrouver une génération plus tard, prendre sa place en Amérique, réussir un mariage honni par les parents, éviter les pièges d'Israël, continuer l'émigration à travers les générations, bref comment en découdre avec idéologies et préjugés? Tout cela pense bien. Ce roman bien-pensant, aux ambitions modestes, reconforte.

Dans la course au mérite, Cusset ne gagnera pas de place par son audace, ni par une langue sans bavure, ni par son titre; mais son roman touchera un large public, parce que c'est une saga aux portraits économes, sur quatre générations et plusieurs pays. Le fil des mentalités suit une logique que l'origine des personnes ne détermine plus. La normalité est choisie, avec efforts, et cela leur réussit.

Ce roman est pensé en langue seconde, d'où sa clarté, qui tient aussi à sa proximité avec une série télé ou un long métrage. À cause du découpage, de sa sobriété, de l'écriture au présent, on le lira d'un trait. On aimera sa légèreté grave, ses entorses aux vieux principes, qui font les bons recommandements. En outre, Cusset appelle cet imaginaire personnel qu'il faut prêter à des êtres, de papier pour qu'ils aient un corps. Or, à force d'être présentifiés, ceux-ci imposent leurs caractères nets comme une frise dansante.

Des affects esthétisés

Un rien mécanique, un brin distants, trouveront-ils leur voie sur votre écran intime? Tout est prévu pour qu'ils s'inscrivent en douceur, avec les tournants bien négociés de leur vie et leurs rebonds élégants et intelligents. Cette vitalité libre hypnotise, conte des mots aux actes, sans que basculent les destins. C'est donc un ouvrage optimis-

te, qui vante la cohérence raisonnée, la générosité et la modestie, la sensibilité aux autres. *In medio stat virtus*, la devise classique y réaffirme la vertu du contrôle de soi, l'épicurisme américain balisé par le mérite; la réussite des simplifications. Cette histoire de la classe moyenne, qui préfère le suicide sans bruit à la maladie, l'inconnu à l'angoisse, le travail personnel à un avenir brillant, gagne la reconnaissance. Le roman ne transcende pas le déjà vu — cette situation souvent aimée des jurys —, mais évite la cérébralité. Tant pis pour la douce chape de ronron.

Repos, respiration silencieuse. À l'encontre de tant d'écritures sur les névroses, les détails quotidiens n'y deviennent pas des obstacles à l'intelligence du cœur, ni les incompatibilités de caractère des tragédies humaines; l'ambition ne rime pas avec déni d'autrui. La théâtralité est ailleurs, dans le jeu enchaîné et rythmé des apparences. Comme les danses macabres des fresques médiévales, la mort viendra tout emporter. Cette fragilité dans l'égalité l'emporte.

Collaboratrice du Devoir

UN BRILLANT AVENIR

Catherine Cusset
Gallimard
Paris, 2008, 374 pages

Littérature pour la jeunesse

Roméo « Jack » Dallaire

LOUIS CORNELLIER

Prolifique romancier canadien-anglais pour la jeunesse, Eric Walters, avec *Sergent Jack*, plonge ses lecteurs dans l'enfer de la logique génocidaire. Pour réussir son cours d'éducation civique, Ian Blackburn, adolescent issu d'un milieu cossu, doit faire du travail communautaire dans une soupe populaire. Il fréquente alors le difficile milieu des sans-abri et fait la

rencontre de Sergent Jack, un militaire déchu qui a su conserver une certaine noblesse.

À son contact, l'adolescent apprend l'existence de la tragédie rwandaise de 1994, ce qui l'amène à explorer, avec ses collègues de classe, le massacre des Arméniens de 1915-1923, l'Holocauste, les tueries des escadrons de la mort guatémaltèques, mais aussi le rôle des Casques bleus canadiens et autres.

Empruntant plusieurs de ses traits au général Roméo Dallaire, préfacier de cet ouvrage, le personnage de Sergent Jack agit donc, auprès des jeunes et surtout de Ian, comme le révélateur de l'existence du Mal, mais aussi comme un modèle de courage, malgré son échec et sa chute subséquente.

Flirtant souvent avec un moralisme un peu pesant, ce roman, assez bien mené, présente néan-

moins une indéniable valeur pédagogique.

Collaborateur du Devoir

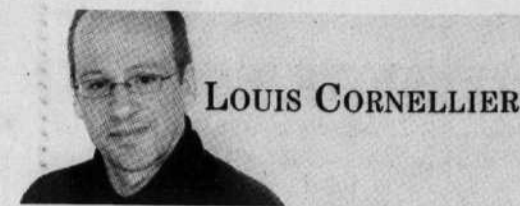
SERGENT JACK

Eric Walters
Préface du général Roméo Dallaire
Traduit de l'anglais
par Johanne Forget
Trécarré Jeunesse
Montréal, 2008, 304 pages

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La gauche : entre vertu, révolution et réforme



LOUIS CORNELIER

Les penseurs et militants de gauche, au Québec, n'occupent pas souvent les tribunes médiatiques grand public, mais ils s'expriment néanmoins beaucoup, depuis quelques années, dans des revues et des essais à diffusion restreinte. Dans les dernières semaines, par exemple, ont paru le plus récent numéro (hiver-printemps-été 2008) de la revue *Possibles*, consacré à l'avenir de la gauche au Québec et à celui, menacé, de la revue elle-même, *Les Échos du Refus global* (Michel Brûlé, 2008), un essai un peu brouillon de Jonathan Mayer qui donne la parole à des artistes engagés (Biz, Christian Vanasse, Yvon Deschamps, Hélène Pedneault et plusieurs autres) dans le but d'en finir avec le cynisme politique actuel, et *Québec en mouvements. Idées et pratiques militantes contemporaines*, un ouvrage collectif sous la direction de Francis Dupuis-Déri qui propose «un état des lieux de la scène militante au Québec».

Peut-on conclure de ce dynamisme éditorial que la gauche québécoise est en santé? Rien n'est moins sûr. Si elle parle, réfléchit et dénonce beaucoup, cette gauche, pour autant, semble avoir peu d'effet dans le réel. Dans un essai publié dans *Québec en mouvements* et qui détonne par rapport à l'ensemble, le sociologue Jean-Philippe Warren se penche sur les raisons de cette inefficacité et propose des solutions pour la surmonter.

Entre le bavardage et la vertu

Warren, pour faire le point, a étudié des revues de gauche lancées par de jeunes intellectuels dans les années 1990 et 2000. Mal défini, son corpus l'amène parfois à tourner les coins rond. Il cite, par exemple, André Beaudet, de la revue *L'Impossible*, qui n'est déjà

plus un «jeune» intellectuel à l'époque. La revue *Combats*, dont j'ai été le rédacteur en chef pendant dix ans, figure aussi dans sa liste, même si elle ne correspond en rien à l'analyse générale développée par Warren. Ouvertement souverainiste et social-démocrate, cette revue, malgré ses faiblesses, n'a jamais flirté avec les dérives identifiées par le sociologue. Ce dernier, d'ailleurs, reconnaît le caractère par trop généralisateur de sa thèse, qui contient néanmoins plusieurs pistes intéressantes.

Il n'est pas facile, écrit Warren, d'être un intellectuel de gauche en une époque où le néolibéralisme impose le règne de l'individualisme, de l'hyperconsommation et de la technocratisation. La jeune gauche s'oppose bien sûr à cette tendance, mais elle semble en panne de projet. Son engagement, trop souvent, se limite à une prise de parole et à un questionnement critique. Elle dit ce qu'elle ne veut pas, mais n'arrive pas à formuler de solutions de rechange convaincantes.

Sans s'opposer à l'État interventionniste, elle entretient envers lui une méfiance (voir les anarchistes) qui reconduit l'esprit du discours néolibéral. Elle est, la plupart du temps, plutôt nationaliste, mais avec mille réserves. «Le langage de la vertu», dans une bonne partie de ses rangs, tient lieu de projet. On parle de démocratiser la démocratie, de responsabiliser les entreprises et d'inciter à la «consommation action». «C'était tout à l'heure parler qui était un geste politique, ironise Warren, maintenant c'est de boire son café ou de bien gérer ses déchets, c'est bientôt celui d'avoir des enfants, quand ça ne sera pas demain celui de choisir la couleur (noire pour anarchisme!) de son automobile.»

Cette gauche s'engage, mais sur le mode de «la privatisation du militantisme social», qui ne doit exclure ni l'individualisme ni l'hédonisme. Elle y va d'une marche festive contre la guerre et d'une pétition sur Internet plutôt que d'une action collective et politique contraignante. «Quand une gauche ne parle plus des classes sociales, constate Warren, on peut se demander quelle place elle occupe sur l'échiquier politique. Quand une gauche finit par sanctionner le discours le plus naïvement individualiste, on peut s'interroger sur son engagement communautaire. Quand une gauche parle le langage de la vertu, on peut s'interroger sur son potentiel révolutionnaire.»



Inefficace, cette jeune gauche «vertueuse» a un envers qui l'est tout autant et dont Warren, curieusement, ne parle presque pas. Il s'agit de cette gauche radicale, d'inspiration anarchiste, très présente dans cet ouvrage, qui profite du renversement complet du système actuel au profit d'une planification populaire de l'économie et de la société. Jean-Marc Pottier, dans son plus récent essai intitulé *Un certain espoir*, en parle comme d'une «utopie stérile, car elle empêche toute entreprise réelle sur l'économie et nous réduit à l'impuissance». Archiminoiritaire, cette frange de la gauche québécoise, qui séduit certains altermondialistes, n'est

pas sans vertus critiques, mais son radicalisme déconnecté du réel la condamne à la marginalité.

Une gauche efficace

Pendant ce temps, la seule gauche vraiment efficace au XX^e siècle, c'est-à-dire la gauche réformatrice ou social-démocrate, s'étiolé, au profit d'une droite économique qui a beau jeu de se présenter comme détentrice du monopole de la modération et du réalisme. «Il est dès lors grand temps», écrit Warren avec raison, que la gauche québécoise se mette de l'avant en revenant légèrement en arrière, quand elle parlait encore avec enthousiasme et confiance de régulations étatiques et de mondialisation politique. Le néolibéralisme, c'est vrai, a modifié le visage du capitalisme, mais l'État, quoi qu'en disent certains, n'est pas mort et l'action collective et politique, notamment par l'entremise de partis constitués, peut encore quelque chose.

Il importe donc, ajoute Warren, de «faire plus souvent l'éloge de l'impôt», «de sortir de la complaisance et du verbalisme, de [se] réapproprier la critique économique, d'accepter le réformisme et de renouer avec le providentialisme». Solutions usées? «Les vieilles solutions», réplique le sociologue, ne sont pas nécessairement démodées parce qu'elles sont vieilles.

Peut-on encore compter, dans cette entreprise de ressuscitation, sur un Parti québécois devenu exsangue à force de boire la tasse néolibérale, mais qui conserve peut-être une capacité de ressort? Sur un Québec solidaire dynamique, mais en panne de crédibilité? Et si la seule solution porteuse passait par une alliance entre tous les sociaux-démocrates convaincus qui donnerait au Québec une vraie option de centre-gauche?

louisco@sympatico.ca

QUÉBEC EN MOUVEMENTS

IDÉES ET PRATIQUES MILITANTES CONTEMPORAINES

Sous la direction de Francis Dupuis-Déri
Lux
Montréal, 2008, 278 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Montferrand, le cow-boy du Québec

MICHEL LAPIERRE

Quel lien y a-t-il entre Jos Montferrand, chanté par le souverainiste Gilles Vigneault, et Wilfrid Laurier, premier ministre du Canada? En 1868, Laurier situe Montferrand, bagarreur au cœur d'or, dans la lignée de Papineau et en a écrit la vie. Il faut dire que le journaliste libéral s'est opposé à la Confédération avec la vigueur de son héros qui, seul, avait vaincu à mains nues 150 Britanniques sur un pont de la rivière Outaouais...

Fasciné par Jos Montferrand (1802-1864), Laurier n'a pu livrer au public que le début de sa biographie du personnage semi-légendaire dans *L'Indépendance canadienne*, journal montréalais mort-né en avril 1868. C'est Benjamin Sulte (1841-1923) qui publiera le premier livre sur le bagarreur. Aujourd'hui, le roman historique *Montferrand*, de Paul Ohl, s'inscrit dans une tradition quasi littéraire, où le thème de la force musculaire et de l'agilité athlétique se mêle à celui de la résistance politique.

L'auteur en est conscient. Dans le premier tome d'un livre qui devrait en comporter un deuxième, il n'hésite pas à signaler «la présence de militaires anglais, que l'on tenait toujours pour des envahisseurs». Il ne relate que l'adolescence de Montferrand, le Montréalais du faubourg Saint-Laurent. Ce qui nous oblige à rester sur notre faim.

Grâce au talent d'Ohl, narrateur à l'analyse psychologique et au style discutables mais maître du roman populaire plein d'action, nous rêvons au boulevard Saint-Laurent, l'artère la plus mythique de Montréal. Il nous rappelle encore les salles de boxe et les tavernes des environs où charretiers, matelots, bûcherons et aventuriers aimaient se bagarrer. Dans ce monde brutal mais franc, la rivalité entre les «Canadiens», ceux qui parlaient français, et les «Anglais», ceux qui parlaient la langue du pouvoir et de l'argent, définissait un code de l'honneur, précepte digne des westerns. Sous des noms déformés, Montferrand est d'ailleurs devenu un héros légendaire américain associé au fameux Paul Bunyan.

Le Montréalais racé, géant blond aux yeux bleus, Ohl ose le faire évoluer dans une atmosphère magique hantée par le Windigo, cet ogre sylvestre de la mythologie amérindienne. Montferrand incarne la révolte du Nouveau Monde contre un empire européen. Cette vision est loin d'être étrangère à celle du Laurier de l'époque de la Confédération.

Le 7 mars 1867, dans *Le Défricheur*, journal éphémère de Victoriaville, le futur premier ministre, séparatiste avant d'être plus tard défenseur de l'unité du dominion, condamnait l'Acte de l'Amérique du Nord britannique que la reine d'An-



Paul Ohl

gleterre allait promulguer le 1^{er} juillet. «Nous sommes livrés à la majorité anglaise...», écrivait Laurier. Pour éviter cette impasse, il propo-

sait aux Canadiens français d'«obtenir un gouvernement libre et séparé».

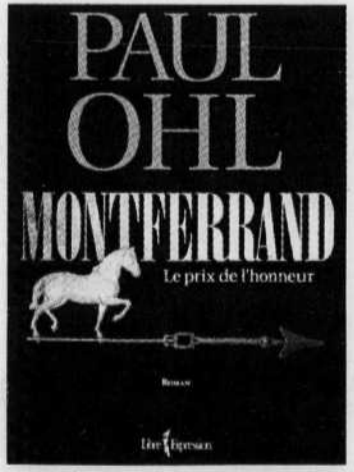
Le Montferrand dont Ohl brosse le portrait semble préfigurer de façon primitive l'audace politique du Laurier de 1867. En réagissant aux insultes des fiers-à-bras britanniques, il ne cessera de venger, à coups de poing et de pied, l'honneur des siens. Devant une belle tavernière, nous l'imaginons lever sa jambe d'acrobate et imprimer au plafond de l'établissement les clous de sa botte en déclarant: «Voici, madame, ma carte de

visite...» Érotisme subtil et sans-gêne révolutionnaire qui annoncent Hollywood et nous consolent de la volte-face politique de sir Wilfrid Laurier.

Collaborateur du Devoir

MONTFERRAND

TOME I
Paul Ohl
Libre Expression
Montréal, 2008, 376 pages



Éditions Notabene
Des livres pour savoir

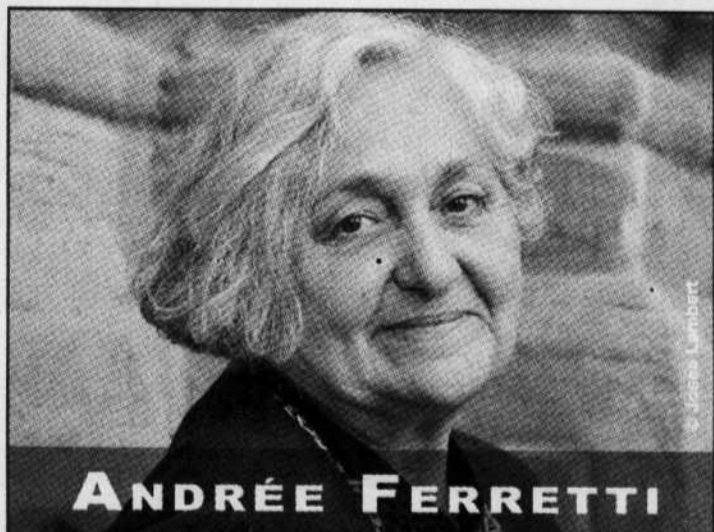
Vaisseau, le grand poème
Coleridge, Poe, Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, Nelligan, Valéry

Essai de Nelson Charest

La poésie immédiate. Lectures critiques. 1985-2005

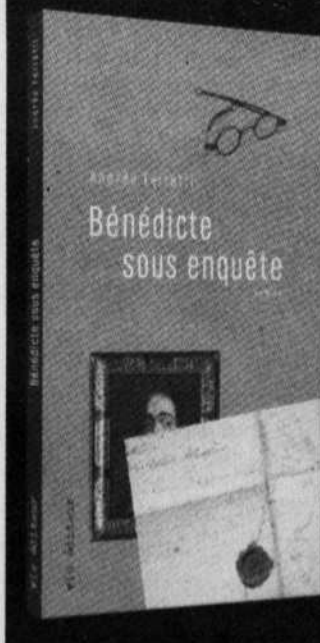
Essai de Pierre Nepveu

www.editionsnotabene.ca



ANDRÉE FERRETTI

BÉNÉDICTE SOUS ENQUÊTE



QUELLE ÉTAIT DONC CETTE PHILOSOPHE DU XVII^e SIÈCLE QUI VIVAIT SOUS DES HABITS D'HOMME?

Sophie trouve, dans l'entre toit de sa maison tricentenaire de Neuville, au Québec, un manuscrit qui y a été déposé en 1674 par son lointain ancêtre, l'architecte et constructeur naval Guillaume Bertrand. Signé Bénédicte, ce document relate les événements majeurs qui ont contribué à la formation de la pensée et de l'œuvre d'une philosophe née à Amsterdam au XVII^e siècle et qui a vécu de sa naissance à sa mort dissimulée sous des habits d'homme. Qui était cette Bénédicte? Et comment son manuscrit s'est-il retrouvé entre les mains de Guillaume Bertrand?

vib éditeur
Une compagnie de Québec Media

IMMIGRATION, JUSTICE ET DIVERSITÉ CULTURELLE
Table ronde

Organisée par le magazine culturel *Spirale*, en collaboration avec la Librairie Olivieri

JEUDI, 9 OCTOBRE 2008, 19 H00
Librairie Olivieri
5219, Côte-des-Neiges
Montréal (Métro Côte-des-Neiges)
R.S.V.P. : 514-739-3639
Infos : 514-934-5651

Si cela n'avait été aussi prévisible, on pourrait à bon droit s'étonner du sort que l'on a réservé au rapport de la Commission de consultation présidée par Gérard Bouchard et Charles Taylor. Plus que la dénonciation et les critiques dont il a été l'objet dans les jours qui ont précédé et suivi son dépôt, c'est l'indifférence consternante — dans laquelle il a sombré depuis — qu'il faut déplorer. Comme toutes les sociétés occidentales, le Québec n'est-il pas en quelque sorte « contraint », aujourd'hui, de repenser « la nature du lien » qui unit ses citoyens « face à la diversité culturelle »? La question serait-elle déjà réglée? Le débat clos?

Dans le contexte qui est aujourd'hui le nôtre — et dans la foulée du dossier que le magazine culturel *Spirale* consacre à cette question dans son numéro de septembre-octobre 2008 —, il nous semblait important de faire le point sur ce débat fondamental.

Avec la participation de :

- Jacques BEAUCHEMIN (UQAM), auteur de *La société des identités : éthique et politique dans le monde contemporain* (Athéna)
- Jocelyn MACLURE (Université Laval), auteur de *Récits identitaires : le Québec à l'épreuve du pluralisme* (Québec-Amérique)
- Christian NADEAU (Université de Montréal), auteur de *Justice et démocratie : une brève introduction à la philosophie politique* (PUM)
- Michel SEYMOUR (Université de Montréal), auteur de *De la tolérance à la reconnaissance : une théorie libérale des droits collectifs* (Boréal)

Animateur :

- Martin PROVENCHER (Collège de Rosemont), auteur de *Petit cours d'éthique et politique* (Chenelière)

Pour abonnements et informations :
514 934-5651 • spiralemagazine@yahoo.com

QUEBECOR

présente le 24^e Festival international de la poésie

TROIS-RIVIÈRES

Du 3 au 12 octobre 2008

Tout sur www.fiptr.com

INFO-FESTIVAL : 1 819 379-9813

ET PARI MI LES 350 ACTIVITÉS DU 24^e FIP :

Le vendredi 3 octobre

17 h : **OUVERTURE OFFICIELLE DU FESTIVAL et Remise des prix de poésie.** Salle Anaïs-Allard-Rousseau, Maison de la culture, 1425, place de l'Hôtel-de-Ville, 819 379-9813. **Ouvvert à tous.**

Le samedi 4 octobre

11 h - 12 h : **Rencontre de poètes.** Salle régionale, Maison de la culture, 1425, place de l'Hôtel-de-Ville, 819 379-9813. **Thématique:** Situation de la poésie en Acadie (Serge Patrice Thibodeau), en Bretagne (Louis Bertholom), au Cameroun (Fernando d'Almeida), en Nouvelle-Calédonie (Nicolas Kurtovitch) et en Martinique (Eleusis). **Animateur:** Gaston Bellemare (Québec). **Ouvvert à tous.**

Le dimanche 5 octobre

11 h - 12 h : **Rencontre de poètes** : Salle régionale, Maison de la culture, 1425, place de l'Hôtel-de-Ville, 819 379-9813. **Thématique:** Situation de la poésie en Australie (Pam Brown), en Belgique/Flandres (Eva Cox), en France (Nicole Gdalia), au Mexique (Marco Antonio Campos), en Uruguay (Eduardo Espina) en Suisse (Jacques Kùpfer), au Pérou (Miguel Angel Zapata), en Russie (Mikhail Yasnov). **Animateur:** Gaston Bellemare (Québec). **Ouvvert à tous.**

13 h - 17 h : **Cordes à poèmes.** Venez y accrocher un poème ! Parc Champlain, place de l'Hôtel-de-Ville. **ACTIVITÉ FAMILIALE.**

17 h : **Apéro-poésie du Regroupement des éditeurs canadiens-français.** Foyer de la Maison de la culture, 1425, place de l'Hôtel-de-Ville, 819 379-9813. **Poètes:** Pierre-Raphaël Pelletier Prix Trillium-2008, Tina Charlebois Prix Poésie Trillium-2008, Margaret Michelle Cook, Andrée Lacelle (Ontario), Serge Patrice Thibodeau, Prix du Gouverneur général-2007, Ronald Léger (Nouveau-Brunswick).

Le lundi 6 octobre

13 h 30 - 15 h 45 : **Explorart reçoit.** Salle régionale, Maison de la culture, 1425, place de l'Hôtel-de-Ville, 819 694-7108. **Réservez aux membres.** **Poètes:** Louis-Philippe Hébert, Grand Prix Québecor du Festival International de la Poésie-2008, (Québec).

20 h - 21 h 30 : **J'écris vos poèmes avec vous.** Café Morgane, 418, rue des Forges / Coin Royale, 819 691-1116. **Poète:** Martin Thibault (Québec).

20 h : **Récital de poésie.** Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, 819 378-9925. **Poètes:** Pierre-Raphaël Pelletier Prix Trillium-2008, Tina Charlebois Prix Poésie Trillium-2008 (Ontario), Serge Patrice Thibodeau, Prix du Gouverneur général-2007 (Nouveau-Brunswick), Eleusis (La Martinique/Québec), Danyelle Morin (Québec).

Le mardi 7 octobre

12 h : **Dîner-poésie.** Café Le Bucafin, 920, boul. du Saint-Maurice, 819 376-2122. **Poètes:** Luis Alberto Arellano (Mexique), Pam Brown (Australie), Eva Cox (Belgique/Flandres).

23 h - 24 h : **Poèmes de nuit : Érotisme et poésie.** Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, 819 378-9925. **Poètes:** Minerva Margarita Villarreal (Mexique), Louis Bertholom (France), Paul Bossé (Nouveau-Brunswick), Jean-Paul Daoust, Bruno Roy, Danièle Ouanès, Monique Deland (Québec).

Le mercredi 8 octobre

12 h 15 - 13 h 15 : **Les Grandes Rencontres du Collège Lafèche.** Salle Hubert-Reeves, Collège Lafèche, 1687, boulevard du Carmel, 819 375-7346. **Poète:** Jaleh Chegeni (Iran).

17 h : **Jazz, Vin et Poésie.** De la coupe au livre, 125, rue des Forges, 819 379-6556. **Poètes:** Nicolas Kurtovitch (Nouvelle-Calédonie) Prix International de Poésie Antonio Viccaro-2008, Pam Brown (Australie), Alexandre Faustino, Yolande Villemaire, Prix

Gatien-Lapointe / Jaime-Sabines-2008 (Québec).

23 h - 24 h : **Poèmes de nuit : Érotisme et poésie.** Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, 819 378-9925. **Poètes:** Fernando d'Almeida (Cameroun), Jean-Paul Daoust, Bruno Roy, Corinne Larochelle, Danièle Ouanès (Québec).

Le jeudi 9 octobre

17 h : **Apéro-poésie exclusivement en espagnol.** Foyer de la Maison de la culture, 1425, place de l'Hôtel-de-Ville, 819 379-9813. **Poètes:** Miguel Angel Zapata (Pérou), Eduardo Espina (Uruguay), Marco Antonio Campos, Luis Armanta Malpica, René Robles Méndez, Rosa Nélida Lopez Hernández (Mexique).

20 h : **À la rencontre de Pauline Julien.** Artiste : Céline Faucher. Salle Anaïs-Allard-Rousseau, Maison de la culture, 1425, place de l'Hôtel-de-Ville. **Coût:** 18,00 \$ + taxes et frais de services. **Réervations:** 819 380-9797.

23 h - 24 h : **Poèmes de nuit : Érotisme et poésie.** Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, 819 378-9925. **Poètes:** Bruno Doucey (France), Linda Maria Baros, Prix Apollinaire-2007 (Roumanie), Franz Benjamin (Haïti/Québec), Louise Bouchard, Prix Terrasses Saint-Sulpice de la revue Estuaire, Patrick Lafontaine.

Le vendredi 10 octobre

19 h 30 : **Poèmes en langue anglaise.** Église anglicane St-James, 811, rue des Ursulines, 819 374-6010. **Poètes:** Tianxin Cai (Chine), Pam Brown (Australie).

19 h 30 : **Soirée-poésie : Poètes des Éditions du Noroît.** Librairie Clément Morin-Café Morgane, 4000, boul. des Forges, 819 379-4153. **Poètes:** Monique Deland, Patrick Lafontaine, Corinne Larochelle, David Solway (Québec).

20 h : **Richard Séguin en trio.** Artiste : Richard Séguin. Salle Anaïs-Allard-Rousseau, Maison de la culture, 1425, place de l'Hôtel-de-Ville. **Coût:** 30,00 \$ + taxes et frais de services. **Réervations:** 819 380-9797.

20 h 30 : **Terrasse-poésie** (si la température le permet). Terrasse de L'Embuscade Café Galerie, 1571, rue Badaeux, 819 374-0652. **Poètes:** Eduardo Espina (Uruguay), René Robles Méndez (Mexique), Franz Benjamin (Haïti/Québec), Alexei Berdnikov (Russie/Québec), Hélène Matte, Marcel Labine, Prix Félix-Antoine-Savard-de Poésie-2008 (Québec).

23 h - 24 h : **Poèmes de nuit : Érotisme et poésie.** Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, 819 378-9925. **Jazz et poésie.** **Poètes:** Charles Leblanc (Manitoba), Carl Lacharité, Yolande Villemaire, Prix Gatien-Lapointe / Jaime-Sabines-2008, Jean-Paul Daoust, Claude Beausoleil, Pierre Labrie (Québec).

Le samedi 11 octobre

13 h - 17 h : **Cordes à poèmes.** Venez y accrocher un poème ! Parc Champlain, place de l'Hôtel-de-Ville. **ACTIVITÉ FAMILIALE.**

14 h et 20h00 : **Grande Soirée de Poésie Québecor** dédiée à quelques poètes décédés au cours de l'année : Aimé Césaire (La Martinique), José Ensch (Luxembourg), Alain Lambert (Monaco), Jacques Izard (Belgique), Mahmoud Darwich (Palestine), Robert Fortin et Luc Perrier (Québec), Maison de la culture, 1425, place de l'Hôtel-de-Ville. **Coût:** 12,00 \$ Taxes, incl. **Réervations** entre 11 h et 18 h : 819 380-9797 ou billetterie@v3r.net ou 1 866 416-9797 (sans frais). **Poètes:** 01. Jaleh Chegeni (Iran) 02. Linda Maria Baros, Prix Apollinaire-2007 (Roumanie) 03. Paul Chamberland, Prix Athanase-David 2008 (Québec) 04. Tianxin Cai (Chine) 05. Louise Bouchard, Prix Terrasses St-Sulpice de la revue Estuaire (Québec) 06. André Roy, Grand Prix littéraire de la Société Radio-Canada-Poésie 2008 07. Pam Brown (Australie) 08. Nicolas Kurtovitch (Nouvelle-Calédonie) Prix International de Poésie Antonio-Viccaro 09. Yolande Villemaire, Prix Gatien-Lapointe/Jaime-Sabines 2008 (Québec) 10. Ben Arès

20 h : **Richard Séguin en trio.** Artiste : Richard Séguin. Salle Anaïs-Allard-Rousseau, Maison de la culture, 1425, place de l'Hôtel-de-Ville. **Coût:** 30,00 \$ + taxes et frais de services. **Réervations:** 819 380-9797.

20 h : **Richard Séguin en trio.** Artiste : Richard Séguin. Salle Anaïs-Allard-Rousseau, Maison de la culture, 1425, place de l'Hôtel-de-Ville. **Coût:** 30,00 \$ + taxes et frais de services. **Réervations:** 819 380-9797.

20 h : **Richard Séguin en trio.** Artiste : Richard Séguin. Salle Anaïs-Allard-Rousseau, Maison de la culture, 1425, place de l'Hôtel-de-Ville. **Coût:** 30,00 \$ + taxes et frais de services. **Réervations:** 819 380-9797.

20 h : **Richard Séguin en trio.** Artiste : Richard Séguin. Salle Anaïs-Allard-Rousseau, Maison de la culture, 1425, place de l'Hôtel-de-Ville. **Coût:** 30,00 \$ + taxes et frais de services. **Réervations:** 819 380-9797.

20 h : **Richard Séguin en trio.** Artiste : Richard Séguin. Salle Anaïs-Allard-Rousseau, Maison de la culture, 1425, place de l'Hôtel-de-Ville. **Coût:** 30,00 \$ + taxes et frais de services. **Réervations:** 819 380-9797.

(Belgique/Wallonie) 11. Eva Cox (Belgique / Flandres) 12. Fernando d'Almeida (Cameroun) 13. Victor Sosa (Uruguay/Mexique) 14. Marco Antonio Campos (Mexique) 15. Bruno Doucey (France) 16. Eduardo Espina (Uruguay) 17. Jacques Kùpfer (Suisse) 18. Luis Armanta Malpica (Mexique) 19. Goh Poh Seng (Malaysia/Terre-Neuve) 20. Miguel Angel Zapata (Pérou) 21. Alexei Berdnikov (Russie/Québec) 22. David Solway (Québec) 23. Pierre Labrie (Québec) 24. Mikhail Yasnov (Russie) 25. Diana Lichy (Venezuela) 26. Geneviève Morin, Prix Piché de Poésie de l'Université du Québec à Trois-Rivières 2008 (Québec) 27. Marcel Labine, Prix Félix-Antoine-Savard-de Poésie 2008 (Québec) 28. Asa Boxer, CAA Poetry Award 2008 (Québec) 29. François Vigneault (Québec) 30. Louis-Philippe Hébert, Grand Prix Québecor du Festival International de la Poésie 2008 (Québec).

Le dimanche 12 octobre

11 h : **Muffin et poésie.** Librairie Clément Morin-Café Morgane, 4000, boul. des Forges, 819 379-4153. **Poète:** Louis-Philippe Hébert, Grand Prix Québecor du Festival International de la Poésie-2008, (Québec).

12 h : **Musique du monde et poésie d'ailleurs.** *Apportez votre lunch.* Foyer de la Maison de la culture, 1425, place de l'Hôtel-de-Ville, 819 379-9813. **Musiciens:** Claire Tremblay et Sébastien Deshayes. **Poètes:** Miguel Angel Zapata (Pérou), Mikhail Yasnov (Russie), Eduardo Espina (Uruguay), Pam Brown (Australie), Lichy Diana (Venezuela), René Robles Méndez (Mexique), Geneviève Blais, Paul Chamberland, Prix Athanase-David-2008 (Québec).

13 h - 17 h : **Cordes à poèmes.** Venez y accrocher un poème ! Parc Champlain, place de l'Hôtel-de-Ville. **ACTIVITÉ FAMILIALE.**

14 h : **Causerie pré-concert : Cinq continents en poésie et en musique.** Foyer de la Salle J.-A. Thompson, 374, rue des Forges. **Animateur:** Michel Kozlovsky. **Artiste:** Maestro Jacques Lacombe. **Poètes:** Nicolas Kurtovitch (Nouvelle-Calédonie) Prix International de Poésie Antonio Viccaro-2008, Fernando d'Almeida (Cameroun), Louis-Philippe Hébert, Grand Prix Québecor du Festival International de la Poésie-2008 (Québec), Taixin Cai (Chine), Linda Maria Baros (Roumanie).

14 h 30 : **Cinq continents en poésie et en musique.** Orchestre Symphonique de Trois-Rivières, Salle J.-A. Thompson, 374, rue des Forges. **Poètes:** Nicolas Kurtovitch (Nouvelle-Calédonie) Prix International de Poésie Antonio Viccaro-2008, Fernando d'Almeida (Cameroun), Louis-Philippe Hébert, Grand Prix Québecor du Festival International de la Poésie-2008 (Québec), Taixin Cai (Chine), Linda Maria Baros (Roumanie). **Réervations:** 819 380-9797 ou 1 866 416-9797.

17 h : **Apéro-poésie de la revue Exit.** Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, 819 378-9925. **Poètes:** Corinne Chevarier, David Wörmaker, Stéphane Despatie, Henri Chassé, Nancy R. Lange (Québec).

22 h : **Lèvres urbaines : 25 ans de poésie.** Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, 819 378-9925. **Poètes:** Yolande Villemaire, Prix Gatien-Lapointe/Jaime-Sabines-2008, Stéphane Despatie, Claude Beausoleil (Québec).

23 h - 24 h : **Poèmes de nuit : dernier tour du monde. Jazz et poésie.** Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, 819 378-9925. **Tous les poètes encore présents.**

10 jours de poésie, 100 poètes, 30 pays, 5 continents, 400 activités dans les cafés, bars, restaurants et galeries (13 expo-poésie) du centre ville dont :

85 Repas-poésie : 4 poètes minimum par activité

Le Lupin (819) 370-4740 7-10 octobre 12 h Dîner 4, 5, 7-12 18 h 30 Souper	L'Essentiel (819) 693-6393 4, 5, 11, 12 octobre 12 h Dîner 4, 5, 11, 12 17 h 30 Souper	Manoir/spaghetti (819) 373-0204 4, 5, 10, 11, 12 oct. 12 h Dîner 8, 9, 10 18 h 30 Souper	Au Four à bois (819) 373-3686 6-10 octobre 12 h Dîner 4, 6-11 18 h 30 Souper
Café Le Bucafin (819) 376-2122 6-10 octobre 12 h Dîner	Olive & Papaye (819) 375-2267 7, 8 octobre 12 h Dîner	Le Sacristain (819) 694-1344 6-10 octobre 9 h Tartine	Le Sacristain (819) 694-1344 4, 10 octobre 18h30 Souper
Galerie Illico (819) 378-0441 4, 11 octobre 10 h Thé-poésie 4,5,11,12 octobre 16 h Thé-poésie	Librairie Morin (819) 379-4153 5, 11 octobre 11 h Muffin	Café Bar Zénob (819) 378-9925 4-12 octobre 12 h Pique-nique	Maison de la culture (819) 372-4615 5-10, 12 octobre 12h Pique-nique
Le Rouge vin (819) 376-7774 5, 8, 9, 10, 12 oct. 18 h Souper	Il Circo pâtes (819) 374-0008 5, 9, 11, 12 octobre 18 h Souper	Bistro St-Germain (819) 372-0607 4-12 octobre 18 h 30 Souper	L'ancêtre (819)373-7077 7, 8 octobre 18 h Souper

34 Ateliers d'écritures, dont 7 Ciné-poésie

Café Morgane (819) 691-1116 4-12 octobre 14 h et 20 h 20 h : 4, 11	Maison de la culture (819) 379-9813 4, 5, 7-10, 12 octobre 15 h	Le Sacristain (819) 694-1344 7, 9 octobre 15 h	Ciné campus (819) 373-4211 13 h 30 : 5, 12 oct. 19 h 30 : 3, 8, 10
---	---	--	--

27 Apéro-poésie

L'Embuscade Café (819) 374-0652 4, 6, 8-11 octobre 15 h Scotch-poésie	Maison de la culture (819) 372-4615 4-6, 8-10, 12 oct. 17 h Apéro	Café Bar Zénob (819) 378-9925 4-12 octobre 17 h Apéro	De la coupe au livre (819) 379-6556 8-11 octobre 17 h Jazz-vin-poésie
---	---	---	---

50 Lecture-poésie dont

L'Embuscade Café (819) 374-0652 9, 10, 12 octobre 20 h 30 Terrasse-poésie	Café Bar Zénob (819) 372-4615 3-12 octobre 19 h, 20 h 30 et 23 h	Librairie Morin (819) 379-4153 4-11 et 4-10 oct. 15 h et 19 h 30	Maison de la culture (819) 380-9797/ (866) 416 9797 11 octobre 14 h et 20 h : 30 poètes Grande Soirée Québecor
---	--	--	--

Liste des poètes invités 2008

Prix Athanase-David
Paul Chamberland
Gouverneur Général du Canada
Serge Patrice Thibodeau
Prix Piché de Poésie de l'UQTR
Geneviève Morin
Prix Jean-Lafrenière / Zénob
Robert J. Mailhot
Prix Piché de Poésie de l'UQTR, finaliste
Odile Marie Tremblay
Prix Littéraires de la Société Radio-Canada-Poésie
André Roy
Prix Félix-Antoine-Savard
Marcel Labine
Prix Terrasses St-Sulpice de la revue Estuaire
Louise Bouchard
Grand Prix Québecor du Festival International de la Poésie
Louis-Philippe Hébert
Prix International de Poésie
Antonio Viccaro
Nicolas Kurtovitch
Prix Gatien-Lapointe / Jaime Sabines
Yolande Villemaire
Prix Intercolleégial de poésie
Antoine Jollet-Rispe
Prix Poésie Trillium 2008
Tina Charlebois
Prix Trillium 2008
Pierre-Raphaël Pelletier
Prix Apollinaire 2007
Linda Maria Baros

Les poètes québécois suivants :

Alavo, Yves (Sénégal/Québec)
Beausoleil, Claude
Belland, Alexandre
Benjamin, Franz (Haïti/Québec)
Berdnikov Alexei (Russie/Québec)
Blais, Geneviève
Blot, Maggie
Bouché, Denise
Boulanger, Patrick
Boxer, Asa
Charland, Pierre
Chassé, Henri
Chevarier, Corinne
Daoust, Jean-Paul
Dang, Daniel
Deland, Monique
Dorome, Nathalie
Despatie, Stéphane
Dewulf, Gilles
Duncan, Roy
Dyens, Olivier
Eleusis (Martinique/Québec)
Faustino, Alexandre
Fortin, Céline
Giroux, Robert
Aulieu, Monique
Kiang Gary (Haïti/Québec)
Labrie, Piém
Lacharité, Carl
Lafontaine, Patrick
Lange, Nancy R.
Larochelle, Corinne
Matte, Hélène
Morin Danyelle
Ouanès, Danièle
Ouellet, Jacques
Peyrouse, Anne
Pollender, Romain
Roy, Bruno

JOUR(S) DE PRÉSENCE

JOUR(S) DE PRÉSENCE	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
Prix Athanase-David										
Gouverneur Général du Canada										
Serge Patrice Thibodeau										
Prix Piché de Poésie de l'UQTR										
Geneviève Morin										
Prix Jean-Lafrenière / Zénob										
Robert J. Mailhot										
Prix Piché de Poésie de l'UQTR, finaliste										
Odile Marie Tremblay										
Prix Littéraires de la Société Radio-Canada-Poésie										
André Roy										
Prix Félix-Antoine-Savard										
Marcel Labine										
Prix Terrasses St-Sulpice de la revue Estuaire										
Louise Bouchard										
Grand Prix Québecor du Festival International de la Poésie										
Louis-Philippe Hébert										
Prix International de Poésie										
Antonio Viccaro										
Nicolas Kurtovitch										
Prix Gatien-Lapointe / Jaime Sabines										
Yolande Villemaire										
Prix Intercolleégial de poésie										
Antoine Jollet-Rispe										
Prix Poésie Trillium 2008										
Tina Charlebois										
Prix Trillium 2008										
Pierre-Raphaël Pelletier										
Prix Apollinaire 2007										
Linda Maria Baros										

Liste des poètes invités 2008

Sarah, Robyn
Solway, David
Thibaut, Martin
Trudel, Alexandre
Vachon, Claudine
Vigneault, François
Wormaker, David

Poètes du Canada

Bossé, Paul (Nouveau-Brunswick)
Cook, Margaret Michelle (Ontario)
Fadanni, Laurent
(Italie/Columbia-Britannique)
Goh Poh Seng (Malaysia/Terre-Neuve)
Hutchman, Laurence
(Nouveau-Brunswick)
Lacelle, Andrée (Ontario)
Leblanc, Charles (Manitoba)
Léger, Ronald (Nouveau-Brunswick)
Madore, Vincent (Québec)

Poètes internationaux

Arellano, Luis Alberto (Mexique)
Arts, Ben (Belgique/Wallonie)
Bertholom, Louis (France)
Brown, Pam (Australie)
Broggiat, Eric (Belgique/Wallonie)
Cai, Tianxin (Chine)
Campos, Marco Antonio (Mexique)
Chegeni, Jaleh (Iran)
Cox Eva (Belgique flamande)
d'Almeida, Fernando (Cameroun)
Doucey, Bruno (France)
Espina Eduardo (Uruguay)
Gdalia, Nicole (France)
Kùpfer, Jacques (Suisse)
Lopez Hernández, Rosa Nélida
(Mexique)
Miles, Eduardo Antonio (Argentine)
Malpica, Luis Armenta (Mexique)
Lichy Diana (Venezuela)
Robles Méndez Oscar René (Mexique)
Sosa, Victor (Uruguay/Mexique)
Tholomé, Vincent (Belgique/Wallonie)